

SUR LES CONJONCTIONS GOTHIQUES.

THÈSE

QUI, AVEC L'AUTORISATION DE LA FACULTÉ DES SCIENCES ET LETTRES DE
L'UNIVERSITÉ DE LUND, SERA SOUTENUE

PAR

A. Z. COLLIN

A LA SALLE N:o 1, LE 14 DÉC., A 10 HEURES DU MATIN.

LES THÈSES ANGLAISES ET ALLEMANDES CI-JOINTES SERONT SOUTENUES A 4 H.
DE L'APRÈS-MIDI DU MÊME JOUR.

LUND, 1876,
IMPRIMERIE DE FR. BERLING.

1.

Many scholars, especially in Germany, are of the opinion that, in the elementary instruction in modern languages, the results of comparative philology ought to come in for a much larger share of attention than they have hitherto enjoyed. — We deprecate this tendency, and are of opinion that, in elementary instruction, linguistic comparisons are working more harm than good.

2.

Still, though desiring all comparisons kept away from the instruction in the particular languages, we by no means wish to see the results of modern philology excluded from the school-courses. We hold that, in the upper classes, a course of linguistics, consisting chiefly of the history of arian languages, ought to be taught. A textbook for this purpose, we think, might be produced within a very moderate compass.

3.

It then follows as a necessary consequence, that all teachers of languages, at least those of the upper classes, must have so thorough a linguistic training as to enable them to form a critical judgment in linguistic matters, and, further, that all grammars stating views contrary to the results of modern science, should be rigorously discarded.

1.

Es ist kaum richtig, Perioden sprachlichen Wachstums und sprachlichen Verfalles als gesonderte Perioden aufzustellen. Es giebt — von den einzelnen Formen, die natürlich geschaffen sein müssen ehe Veränderungen statt finden können, ab-

gesehn — hier nicht ein Nacheinander, sondern ein Nebeneinander, und Schöpfung und Verfall sind wunderbar verflochten; so lange es Sprachschöpfung gab, gab es auch sprachlichen Verfall. In gewissen Hinsichten ist der Verfall im Vedadialect eben so stark wie in irgend einem modernen Idiom.

2.

Der Conjunctiv Präsens ist eine Form, die dem Aussterben nahe scheint. Aus den skandinavischen Sprachen wie aus dem Englischen ist er so gut wie verschwunden, und auch die deutsche Volkssprache macht nunmehr davon wenig Gebrauch. — So lange er aber noch einen Abschnitt in der Grammatik hat, sollte er nicht so falsch dargestellt werden wie allgemein geschieht. — Der Conjunctiv ist ein alter Optativ, und danach sollte sich die Behandlung in den Lehrbüchern richten.

3.

Die in der bekannten Goetheschen Ballade *Gott und Bajadere* zum Ausdruck gelangenden Anschauungen sind nicht indisch, sondern — christlich.

La linguistique moderne distingue, dans l'édifice du langage, deux sortes de matériaux. A l'une, on a donné le nom de *racines verbales*; c'est de ces racines que les *verbes* et les *noms* tirent leur origine.

Mais la racine verbale ne peut par elle seule devenir nom ou verbe; il faut qu'un élément formatif vienne s'y ajouter; cet élément est fourni par les *racines pronominales*¹⁾.

Tandis que les racines verbales dénotent des actions, des états, celles-ci marquent des directions, des relations locales. Ce sont les remplaçants du geste; aussi, à l'époque des langues primitives, n'ont-elles eu d'autre destination que de rappeler à l'imagination le geste et les directions qu'il indiquait.

Ces éléments étaient, originairement, de la nature la plus simple; tantôt c'étaient des voyelles brèves: *a, i, u*, — les seules voyelles que possédait la langue primitive des Ariens —; tantôt c'étaient des combinaisons de consonnes et de

¹⁾ Le terme *pronom*, comme tant d'autres désignations que nous a léguées la grammaire grecque, est on ne peut plus mal choisi. Cela tient à ce que les anciens grammairiens formèrent leur terminologie sans avoir égard au développement linguistique, n'ayant en vue que la description d'une langue toute faite. Cette méthode fit naître beaucoup d'idées fausses, qui, de grammairien en grammairien, se sont transmises dans les écoles, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. — Ce qu'on nomme *pronom* n'a pas du tout été créé pour remplacer le *nom*, puisque ces mots existaient déjà de longs siècles avant qu'il se présentât une occasion d'employer un véritable *pronom*. A la longue, il est vrai, beaucoup de ces éléments sont devenus *pronoms*; mais il y en a d'autres qui n'y sont jamais parvenus. — Au lieu de *racines pronominales*, nous emploierons souvent le terme *pronominiaux*.

voyelles ¹⁾: *ta, ti, tu; ka, ki, ku; sa, si, su; ga, gi*; etc. Voilà ce que c'était que le pronom primitif! On voit que ces éléments ont presque l'air d'interjections, tant ils sont brefs et simples.

Beaucoup de ces pronominaux se conservèrent en état libre, pour ainsi dire, pendant de longues périodes. Nous en rencontrons quelques-uns dans le grec; d'autres se trouvent dans le sanscrit, surtout dans l'idiome des Védas. Mais petit à petit, en tant qu'éléments simples, ils disparurent des langues; on en trouve encore des traces dans le gothique; dans les langues modernes on n'en trouve plus ²⁾.

C'est que les pronominaux partageaient la tendance générale des éléments des langues primitives à se souder les uns aux autres. Ce fut en combinant des pronominaux avec des racines verbales que les langues créèrent les noms et les verbes; la réunion des pronominaux entre eux donna naissance à tous les éléments requis pour former des propositions, tant simples que composées, en combinant les noms et les verbes.

L'analyse des mots composés est chose assez aisée, surtout dans le sanscrit; mais il est souvent très-difficile de déterminer, d'une manière exacte, le rapport des éléments constitutifs du composé. En tirant des inductions des phénomènes linguistiques que nous avons sous les yeux, nous avons cependant un moyen d'arriver à connaître, au moins approximativement, la portée de la combinaison des éléments de l'arien primitif. En tout composé, le résultat de l'opération, c'est-à-dire la signification du mot composé, dépend du sens des éléments composants. D'autre part, en joignant des mots pour en créer des composés, la langue poursuit toujours un but: cette opération se fait en vue de déterminations auxquelles on désire arriver; en tout composé, il y a un déterminé et un déterminant.

Dans les compositions verbales et nominales, le rapport des éléments composants est clair et se détermine, la plupart du temps au moins, assez facilement.

¹⁾ On ne saurait dire avec certitude s'il y a encore eu des pronominaux composés de voyelles suivies de consonnes (p. ex. *at, it*, etc.).

²⁾ Dans les langues modernes, il faut être sur ses gardes pour ne pas être séduit par des apparences trompeuses. De prime abord, on est naturellement tenté de croire que les mots: fr. *si*, angl. *if*, *so*, *no*, *as*, sont de simples éléments linguistiques; mais la science démontre qu'il n'en est rien; que, bien au contraire, tous ces mots sont des composés plus ou moins compliqués, pour ainsi dire. *Si* remonte à *sava* + une désinence de cas, et *sava* se décompose en *sa* + *va*; *if* est le reste usé du goth. *jabai*, c'est-à-dire *ja* + *bai*, et de ces éléments *ja* représente un cas du thème pronominal *ja*, tandis que *bai* représente une forme verbale *bavait*, qui, de son côté, se décompose en quatre — ou même cinq — éléments simples.

Il en est bien autrement des composés pronominaux. Ici, le plus souvent, la signification précise des éléments nous échappe. C'est que ces éléments appartiennent aux époques les plus reculées de l'arien, que leur nombre et leur importance, depuis lors, vont toujours diminuant. Quand nous apprenons à les connaître, dans les hymnes des Védas, ils ne sont déjà plus ce qu'ils devaient être avant la création du pronom relatif, création qui amena, sur le domaine de la syntaxe, une véritable révolution ¹⁾.

Il est pourtant bien évident que la composition pronominale poursuit le même but que les autres classes. Si l'Arien s'est créé un nouveau signe linguistique en combinant les pronominaux *i* et *va*, c'est évidemment parce qu'il a voulu dénoter par le composé *iva* autre chose que ce qui était déjà marqué par *i* ou *va*; cela est clair. *I* et *va* sont des éléments démonstratifs, *iva* est une particule de comparaison; or, en toute comparaison, un ceci est comparé à un cela; il y a par conséquent deux rapports: *i* en exprime-t-il l'un, l'autre est-il marqué par *va*?

Il ne faut pas croire que de telles questions soient oiseuses; bien au contraire. Si nous voulons savoir ce que signifie, p. ex., *malfacteur*, nous n'arrivons à le connaître qu'en décomposant ce mot et en nous rendant compte de la signification de chacune des parties constituantes et de leur rapport mutuel.

Il en est de même de tout nom composé, et nous avons le droit de supposer la composition pronominale soumise à la même loi. Seulement, ici, la difficulté de saisir le véritable sens du procédé est beaucoup plus grande: les pronominaux ne marquant que des relations locales et temporelles, les nuances se confondent facilement et ne nous permettent pas les distinctions nettes des dérivés verbaux. Ainsi, l'analyse de la composition pronominale de l'arien primitif est certainement un problème hérissé de difficultés, mais ce n'est pas un problème in-

¹⁾ Il n'entre pas dans notre plan d'insister sur la nature et les suites de cette révolution. Remarquons seulement, en passant, que c'est probablement à partir de cette époque que les langues indo-européennes ont changé la place des pronominaux déterminants, ces mots étant dorénavant mis *devant* au lieu de *derrière* les mots déterminés. — Nous voulons encore faire remarquer que, dans les hymnes védiques, le pronom relatif et ses dérivés sont d'un emploi extrêmement fréquent, fait d'une grande importance, tant au point de vue de la linguistique indo-européenne qu'à celui de l'existence préhistorique des peuples ariens: ce fait prouve à lui seul que l'époque de 3500 ans avant notre ère qu'on a proposée comme l'époque de la séparation des nations ariennes, est trop courte de quelques milliers d'années.

abordable et, tôt ou tard, il faudra que la linguistique moderne l'attaque d'une manière sérieuse ¹⁾).

Or, toutes les *conjonctions* qu'on rencontre dans les idiomes indo-européens de l'antiquité paraissent, sans exception, d'origine pronominale. On conçoit donc facilement à quel point tout ce qui a trait aux pronominaux, regarde en même temps les conjonctions: tout ce qui éclaire l'histoire des pronominaux, éclaire en même temps l'histoire des conjonctions.

Et celle-ci a bien besoin d'être éclaircie, cela n'est pas douteux. Comme tant d'autres parties de la grammaire traditionnelle, la théorie des conjonctions est pleine d'idées fausses.

Il n'y a pas là de quoi s'étonner. La terminologie des grammairiens grecs — et toutes les autres terminologies grammaticales de l'Occident, ne sont que les traductions plus ou moins habiles de celle-ci — fut le résultat d'observations faites sur la langue grecque; elle consigne les phénomènes d'une langue dont le développement, dans une certaine direction, avait atteint son apogée.

Or, en interprétant ce qui existe, sans tenir compte de la manière dont il est devenu ce qu'il est, on court toujours risque d'en donner de fausses explications.

C'est ce qui arriva à l'ancienne grammaire, à l'égard des conjonctions. — Voici la définition qu'elle donne de cette partie du discours: "La conjonction est une partie du discours, qui ne se décline pas, qui réunit entre elles les parties du discours et qui signifie avec elles, pour marquer, soit le rang, soit la quantité" ²⁾).

On le voit, — c'est à peu près la même définition que nous lisons dans toutes nos grammaires classiques. En quoi pêche-t-elle? demandera-t-on.

Elle est correcte de toute part, je le veux bien; j'en ai vu, dans les grammaires modernes, beaucoup qui ne la valent pas. Et, néanmoins, elle a été le point de départ de bien des idées fausses: il a suffi de cette définition pour fausser toute une grande partie de la syntaxe ³⁾).

Elle suppose la conjonction *contemporaine* des noms et des verbes; pour elle, les différentes parties du discours ne se sont pas développées les unes des

¹⁾ Le beau travail de M. WINDISCH: *Untersuchungen über den Ursprung des Relativ-pronomens*, prouve bien que les recherches dans cette direction ne resteront pas stériles.

²⁾ EGGER, *Apollonius Dyscole*, p. 207, attribue à ce grammairien célèbre la définition que nous venons de citer. — Nous appelons l'attention sur la phrase: "qui signifie avec elles;" c'est qu'Aristote et les Stoiciens considéraient la conjonction comme non-significative.

³⁾ Il n'est guère besoin de faire remarquer que nous voulons dire la théorie du mode subjonctif. En dépit de tout ce qu'enseignent nos grammaires, un véritable subjonctif n'a jamais existé dans les langues ariennes.

autres; comme Minerve sortant de la tête de Jupiter, la langue — que ce fût le grec ou un autre idiome — vint au monde armée de toutes pièces.

La linguistique moderne est arrivée à des résultats bien différents. Pour elle, le langage n'est pas la création d'un jour. Pour le créer, il a fallu des milliers d'années ¹⁾, un travail lent et pénible. Le langage commença par une espèce de chaos où l'on ne distinguait que des racines verbales et pronominales ²⁾; il fallut de longues périodes avant qu'il parvint à réunir toutes les parties du discours au grand complet.

Il y a des linguistes qui considèrent les conjonctions comme la dernière venue de ces parties du discours, comme "la fine fleur du développement linguistique." On a même été jusqu'à prétendre que ce n'est qu'après leur séparation, que les peuples ariens sont parvenus à franchir les limites de la proposition simple.

Nous croyons qu'il faut établir des distinctions. — Les arguments allégués par M. WINDISCH pour prouver que le pronom relatif manquait à la langue-mère des nations indo-européennes, nous paraissent de nature à ne pas admettre, dans l'arien, l'existence de propositions dépendantes telles que nous les formons aujourd'hui, ces propositions présupposant de toute nécessité l'existence d'un pronom relatif. Mais nous pensons aussi qu'on aurait tort de dénier à cette langue la faculté de réunir des propositions.

A la rigueur, on peut se passer de conjonctions, au moins jusqu'à un certain point. L'enchaînement des idées marque déjà les rapports de coordination, de comparaison ou de disjonction, sans qu'il soit nécessaire d'ajouter des signes extérieurs pour y appeler l'attention. En outre, l'homme a, dans les intonations de la voix, un excellent moyen de signaler les relations qu'il invite son interlocuteur à établir entre les différentes propositions qu'il énonce, en faisant ressortir l'une plus que l'autre. Nous ne doutons même pas que l'Arien ne parvint, par cette voie, à former des propositions subordonnées, bien longtemps avant qu'il eût créé une seule conjonction ³⁾.

¹⁾ SCHLEICHER, *Die deutsche Sprache* (3 éd.), p. 42, calcule, pour l'idiome indo-européen, une période de 14,000 ans "pour le moins."

²⁾ J'ai conscience de la fausseté de cette expression; mais malheureusement je n'en connais pas de meilleure.

³⁾ Consulter JOLLY, *Über die einfachste Form der Hypotaxis im Indogermanischen*, dans le 6.me vol. des *Studien zur griech. und lat. Grammatik* de CURTIUS, et SONNE, *Zeitschrift* de KUHN, XII, p. 270, sur ce que cet érudit nomme "dvandva-construction" (construction par couples).

En effet, ce qui produit la coordination, l'opposition, la disjonction, ce n'est pas le signe que nous appelons *conjonction*, c'est la teneur des propositions énoncées. Les trois phrases: *on l'invita à venir, il ne voulut pas; on l'invita à venir, mais il ne voulut pas; on l'invita à venir, et il ne voulut pas;* disent absolument la même chose, soit qu'on marque le rapport de coordination par *et* ou celui d'opposition par *mais*, soit qu'on supprime la liaison ¹⁾; les conjonctions n'y font rien du tout.

Mais il en est des conjonctions comme des indicateurs aux carrefours où se croisent les routes: il faut s'en servir sous peine de ne pas autrement trouver le bon chemin. En effet, — pour rester dans notre image — les conjonctions sont tout simplement les indicateurs des routes que suit l'esprit dans l'expression de sa pensée. L'invention de ces indicateurs aurait-elle vraiment été assez difficile pour qu'elle ne pût se faire qu'après la séparation des peuplades ariennes?

Cette question se rattache de la manière la plus étroite à un autre problème: les conjonctions ont-elles toutes traversé l'état déclinable, ou, en d'autres termes, toute conjonction dérive-t-elle d'un cas d'un pronom décliné?

On conçoit combien une réponse satisfaisante est difficile. Il s'agit ici de formes dont la création remonte à la plus haute antiquité, et l'on sait avec quelle facilité les mots s'altèrent. Encore faut-il se rappeler que, quand même toutes les conjonctions seraient des cas déclinés, ces formes ont été arrachées à leur position régulière pour servir à un but spécial. — On se représente le sanscrit, surtout l'idiome du Vêda, comme une merveille de clarté; et, au fait, il n'y a pas d'idiome indo-européen qui lui soit comparable sous ce rapport. Mais, néanmoins, dans la classe de mots dont nous parlons ici, combien n'y a-t-il pas partout d'incertitude! Pour en donner une preuve à ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas le sanscrit, nous citerons un seul exemple.

Voici la conjonction *yadi* si (dans les deux significations de cette particule: *wenn, ob*). La première partie (*ya*) est claire: c'est le thème pronominal *ya*; mais est-ce *ya* relatif ou *ya* démonstratif? c'est là une question qui reste toujours indécise ²⁾. — BOPP, *Gloss. Sanscr.*, s. v., dit: "ut mihi videtur, a stirpe relat.

¹⁾ Il va sans dire, que l'usage peut établir des nuances de signification entre les trois phrases.

²⁾ La solution de cette question, qu'on n'a jamais posée, que je sache, serait d'un haut intérêt: si *ya* est le thème du pronom relatif, *yadi* est une création postérieure à l'époque arienne, et l'on n'est pas autorisé à en faire usage pour expliquer des particules qui se rencontrent dans les langues congénères, comme le fait BOPP.

ya suff. *di* pro *ti*, cf *iti*, nisi a neutro *yat* adjecto *i*; cette explication n'en est pas une, car en regardant sous *iti* nous n'avancons pas, *ti* restant sans explication; d'ailleurs, la seule opinion de BOPP ne suffit pas pour prouver l'identité de *di* et *ti*. L'explication par *yat* + *i* ne mérite pas d'être prise au sérieux, tant elle est contraire aux analogies de l'idiome. Dans sa *Grammaire comparée*, BOPP parle bien de *yadi*, mais sans exposer de vues sur la formation de ce mot. — M. BENFEY a successivement interprété *yadi* de trois manières différentes. Tout d'abord (*Griech. Wurzell.*, I, p. 404), il l'explique, en vue du goth. *jabai*, par une forme hypothétique *yabhi* (cf *tubhyam* = *tubhi* + *am*); cette interprétation heurte de front les lois phonétiques du sanscrit et n'est pas admissible. Plus loin dans le même ouvrage (II, p. 234), il explique *yadi* en supposant *di* altéré de *dya*, qui de son côté est pour *tya*; encore une explication qui n'explique rien! — Enfin, dans sa grande grammaire (*Vollst. Sanskr.-Gram.*, p. 237), M. BENFEY explique *yadi* comme l'instrumental de *yadya*: *yadyâ*; mais ce *dya*, qu'est-ce? et comment sait-on que *yadi* représente l'instrumental? — M. SCHERER (*Zur G. d. d. Spr.*, p. 305) dit que c'est un locatif. Malheureusement, nous ne voyons pas comment le gr. *ἡ* aurait pu se fourvoyer dans le sanscrit pour former le seul *yadi*. — *Di* est un substantif, dit M. POTT (*Etym. Forsch.*, 4², p. 446), *yadi* signifie "welches Tages;" quant à la preuve, nous ne l'avons pas découverte — et nous serions bien aise de la connaître ¹⁾.

Si nous passions en revue toutes les conjonctions sanscrites que M. BENFEY (*Vollst. Sanskr.-Gram.*, p. 346) marque aux signes des différents cas de la déclinaison, ce serait, presque d'un bout à l'autre, la répétition de ce que nous venons de voir à l'égard de *yadi*.

Ce fait frappant, à quoi tient-il? — Il s'explique de deux manières: ou l'usage isolé de ces mots a-t-il eu pour conséquence de les altérer bien plus vite et bien plus profondément que ne se sont altérés les mots soumis aux analogies de la déclinaison par l'usage constant des différentes formes; ou bien ces éléments de la langue n'ont-ils jamais été déclinés: ils sont antérieurs à la création des cas, dans le sens restreint de ce terme ²⁾. M. GRASSMANN (*Wbuch zum R. V.*, s. v.

¹⁾ S'il était permis de voir dans *di* autre chose qu'un élément pronominal — ce que nous sommes loin de croire —, nous ne serions pas embarrassé pour trouver une étymologie. Nous expliquerions *di* par *da* = (plus tard) *dâ*, dans le sens de *dhâ*; *yadi* signifierait donc *cela posé* (ou bien: *cela donné*). — Cpr plus loin notre étymologie du goth. *jabai*.

²⁾ Nous n'entendons nullement nier que le dernier élément des composés pronominaux n'ait en quelque sorte la fonction de désinence de cas. Au fait, les terminaisons des cas,

sma) n'hésite pas à considérer la particule *sma* comme "plus vieille que la déclinaison" ¹⁾). Nous croyons qu'il faut de même abandonner la chasse aux cas par rapport à beaucoup d'autres particules qui ont l'air tout aussi antiques que *sma* ²⁾).

Sma ne s'est jamais transformé en conjonction, bien qu'il n'y eût dans sa nature rien qui l'ait empêché; c'est une particule démonstrative, comme une foule d'autres qui ont fini par être de cette partie du discours. La métamorphose s'est accomplie le plus simplement du monde: *Ces pronominaux furent d'abord employés à faire ressortir des mots particuliers* ³⁾); peu à peu, leur signification de marques de relation locale s'affaiblit, leur influence s'étendit sur toute la proposition où ils se trouvaient, et voilà la conjonction formée ⁴⁾).

Nous croyons que les hymnes védiques fournissent les preuves décisives de cette marche de développement, et nous allons en produire quelques exemples.

R. V. VII, 56, 2. *nakir hy eshâm janûnshi veda*
te anga vidre mitho janitram ⁵⁾).

que sont-elles, sinon des pronominaux indiquant des rapports? — Cpr POTT, *Etyim. Forsch.*, I², §. 2, et les observations judicieuses de SONNE, *Zeitschrift* de KUHN, XII, p. 270.

¹⁾ M. GRASSMANN fonde son argument sur la présence de *sma* dans la déclinaison de certains pronoms. Cette intercalation s'explique par l'usage de relever les divers éléments de la proposition au moyen de pronominaux, et prouve l'immense antiquité à laquelle cet usage remonte.

²⁾ Si des mots tels que: *hi, gha, uta, va, iti, na, nu, su* et bien d'autres ont passé par la déclinaison, pourquoi tous les vestiges de ce passage ont-ils disparu? — Les infinitifs védiques sont aussi des formes isolées et souvent fort altérées, mais les racines verbales dont ces formes proviennent, sont toutes vivantes!

³⁾ Ceci explique la raison pourquoi les anciennes langues ont tant de conjonctions enclitiques, tandis que celles-ci font entièrement défaut dans les langues modernes. La cause de leur disparition saute aux yeux: dès qu'elles déterminaient les rapports des propositions, leur place était à la tête de celles-ci.

⁴⁾ Il n'est guère besoin de faire observer que nous ne voulons pas ici parler des conjonctions relatives. Celles-ci, avant de pouvoir fonctionner comme relatifs, ont naturellement dû attendre la formation du pronom dont elles tiennent leur qualité; ce qui n'empêche pas qu'elles ne puissent être, quant à la formation, antérieures à l'apparition du pronom relatif. — Nous verrons plus loin que certains mots gothiques se trouvent probablement dans cette catégorie.

⁵⁾ M. GRASSMANN traduit:

Denn ihren Ursprung — erkennt kein andrer,
Sie selbst nur kennen — die eigne Abkunft.

Cette traduction ne nous paraît pas tout à fait heureuse.

Ce vers renferme deux propositions, et dans chacune se trouve un pronominal (*tu, anga*). Il s'agit de ce que savent deux groupes opposés: d'une part, ce sont les hommes (*nakis*, personne); de l'autre, les dieux de l'orage; *tu* est placé derrière *nakis* pour le relever, *anga* en fait autant par rapport au pronom *te*; il n'y a rien qui mette les propositions en contraste, mais l'opposition des propositions entières résulte naturellement de cela seul que les deux sujets sont relevés chacun par son démonstratif pronominal. Dans la réalité, les deux propositions sont juxtaposées sans aucune sorte de liaison, elles ont tout à fait la même valeur; mais dans l'esprit de l'auteur et du lecteur — que Varuna nous pardonne ces expressions malencontreuses! — *hi* équivaut à un *si* (= quand même), *anga* au *so* allemand de la proposition conclusive; *hi* est donc à la vérité une conjonction restrictive, *anga* une conjonction conclusive.

R. V. III, 33, 44. yad anga tvâ bharatâh samtareyur
gavyan grâma ishita indrajûtaḥ
arshâd aha prasavaḥ sargataкта
â vo vrne sumatim yajniyânâm ¹⁾).

Dans ce vers, *anga* n'est plus conjonction, puisqu'il sert exclusivement à signaler la conjonction relative *yad*; mais *aha*, qui ailleurs ne fait que renforcer, fonctionne ici comme véritable conjonction.

R. V. I, 164, 8. idam udakam pibatety abravîtane-
dam vâ ghâ pibatâ munjanejanam
saudhanvanâ yadi tan neva haryatha
trîṭiye ghâ savane mâdayâdhvai.

Ici, le premier *gha* signale seulement le *vâ*; le second est conjonction et, tout en relevant *trîṭiye*, met la dernière proposition en rapport avec la précédente, introduite par *yadi*.

¹⁾ M. GRASSMANN traduit:

Wenn nun das Volk der Bharater voll Kampflust
beeilt von Indra schnell dich hat durchschritten,
Dann schiesse vor die pfeilgeschwinde Strömung,
um diese Gnade fleh' ich euch, ihr hehren.

M. KAEGI:

Wenn erst die Bharata euch überschritten
die rüstige Schaar nach Indras Willen kriegend,
Dann mögen pfeilschnell eure Wasser schiessen;
um eure Gnade bitt ich euch, ihr hehre!

R. V. III, 42, 6. vidmā hi tvā dhanamjayam
vājeshu dadhrsham kave
adhā te sumnam imahe.

Dans ce vers, *hi* relève *vidmā* et produit par là une proposition causale; *adha* sert à introduire la proposition conclusive ¹⁾.

La nature de notre travail ne nous permet pas d'insister davantage sur l'emploi de cette sorte de pronominaux dans l'idiome védique; autrement il serait facile de multiplier les exemples. Nous croyons pourtant que même le petit nombre de passages que nous venons de citer, suffit pour prouver combien la nature des conjonctions primitives a été vague et flottante. Ce n'est que peu à peu que la proposition s'est révélée dans son unité à l'esprit de l'Arien, que celui-ci a appris à manier les propositions comme les mots particuliers. Et ce furent apparemment les pronominaux qui lui montrèrent le chemin. Plus tard, beaucoup de ces pronominaux devinrent de véritables conjonctions. D'autres restèrent pronominaux et, peu à peu devenus superflus, finirent par disparaître. La destinée des uns comme celle des autres a eu ses raisons, bien qu'il soit difficile de les découvrir dans les caprices apparents du langage ²⁾.

D'autre part, cette sorte de liaisons syntaxiques du sanscrit védique, par leur ambiguïté même — qui fait le désespoir des traducteurs —, prouve que ce sont là des procédés employés depuis l'antiquité la plus reculée; que, par conséquent, la syntaxe arienne, dès cette époque, a franchi les limites de la proposition simple. Il est vrai que la véritable époque de la syntaxe des propositions composées date de la création du pronom relatif, mais, jusqu'à un certain degré, on a su se passer

¹⁾ Nous aurions voulu encore citer ici les gr. *μέν* et *δέ*, si l'origine pronominale directe de ce dernier mot n'avait été révoquée en doute: V. POTT, *Et. Forsch.* I¹, p. 137, BENFEY, *Griech. Wurzeln*, II, p. 219; bien que, selon nous, on ait eu tort de le faire, cp. CURTIUS, *Gr. Etym.* (3 éd.), p. 582.

²⁾ Il y a entre l'histoire des conjonctions et celle des prépositions un parallélisme très-curieux. Les unes comme les autres se trouvent dans le Vêda peu développées; il y a beaucoup de conjonctions, mais elles déterminent assez mal les rapports des propositions; les cas sont au complet, on pourrait, à la rigueur, se passer de prépositions; aussi les vraies prépositions sont-elles assez rares. Un relevé statistique de ces deux parties du discours, telles qu'elles se présentent dans l'idiome du Vêda et dans le français, p. ex., montrerait d'une manière intéressante combien les langues ont successivement multiplié et amélioré les moyens de dénoter les relations des différentes parties du discours. Il ferait encore voir jusqu'à quel point les dérivés verbaux ont envahi le domaine des conjonctions et des prépositions, qui, à l'époque védique, paraissent, sans exception, d'origine pronominale.

de ce moyen important, et on a pu s'en passer justement à cause du peu d'importance des conjonctions ¹⁾).

Nous arrêtons ici nos remarques introductives, en omettant de toucher à divers faits sur lesquels il y aura lieu d'insister plus tard.

On a pu voir qu'il y a deux classes de conjonctions pronominales:

1:o. *Conjonctions primitives*, toutes de nature démonstrative et tirant leur origine de *pronominaux* qui, pour la plupart du moins, ne sont jamais devenus *pronoms*; et 2:o *conjonctions relatives*, toutes postérieures à la création du pronom relatif, soit qu'elles proviennent du pronom relatif même, soit que leur formation ait été provoquée par l'existence de ce pronom, c'est-à-dire par la demande de corrélatifs.

En outre, on trouve, surtout dans les langues modernes, des conjonctions d'origine verbale et nominale, et l'on verra que nous croyons déjà en trouver dans la langue gothique.

On voit aisément que ce n'est point là un bon principe de classification des différentes conjonctions; aussi préférons nous, faute de mieux, suivre l'ordre alphabétique, bien que M. POTT dise quelque part que cet ordre là est la pire de toutes les classifications scientifiques.

¹⁾ Par là nous n'entendons nullement nier l'importance des conjonctions dans les langues modernes, surtout dans les langues écrites. Bien au contraire, nous souscrivons de grand coeur au sentiment de M. POTT, quand il parle (*Etym. Forsch.*, 1², p. 105) de ces "schwer ergreifbaren Dingerchen, die, in Widerspruch mit ihrem meist winzigen und unscheinbaren Körpergehalte, doch für die Sprache und deren innerlichsten Zusammenhänge und Bezüge ein unbeschreiblich schweres Gewicht haben und eine, fast möchte ich sagen geisterhafte und koboldartige Bedeutung."

Mais nous sommes, d'autre part, aussi pleinement d'accord avec M. WINDISCH, quand il écrit (l. c., p. 418): "Die Lehre von den Conjunctionen bedarf aber ganz besonders einer gründlichen Revision von Seiten der historischen Sprachwissenschaft. Man muss aufhören sie als jene kleinen Satztyrannen zu betrachten, die mit mysteriöser Macht ausgestattet bald den Indicativ, bald den Conjunctiv, bald das Verbum finitum, bald das Verbum infinitum *regieren*. Allerdings sind sie in der entwickelten Sprache allgemeiner Ausdruck der Verhältnisse, in welchen Sätze zu einander stehen, aber das sind sie erst *geworden*, und die ihnen jetzt inwohnende Bedeutung ist erst in sie *eingezogen*."

1. *Aith*, v. *Ith*.

2. *Ak*. Pour introduire une proposition de teneur opposée à celle de la proposition précédente, le gothique emploie plusieurs conjonctions; le rapport marqué par gr. *ἐλλεί* s'exprime par *ak* et *akei*, selon la nature de la proposition précédente ¹⁾.

Il est évident que *akei* se décompose en *ak* + *ei*. Ce dernier élément se rencontrant dans beaucoup de particules, nous examinerons *akei* sous *ei*.

Sur l'origine de *ak*, nous ne trouvons que deux opinions, l'une émise par M. SCHERER, l'autre par M. LEO MEYER.

M. SCHERER (*Zur G. d. d. Spr.*, p. 285) interprète *ak* par la préposition sanscrite *â* + le pronominal *gha*. — En effet, *â* se rencontre quelquefois dans les hymnes védiques suivi de *gha* (*ha*). Il nous paraît toutefois très-douteux que ce soit là l'origine de *ak*.

M. LEO MEYER (*Goth. Spr.*, 21), en faisant observer le caractère isolé de *ak* ²⁾, le ramène, avec une certaine hésitation toutefois, au pronominal scr. *aha*.

La loi de la permutation des lettres fait de la difficulté: *ahā* étant pour *agha*, le gothique aurait dû présenter la forme *ag*. Comme pourtant les formes gothiques *ik*, *mik*, *thuk* présentent le sanscrit *gha* sous la forme de *k* ³⁾, il ne faudrait pas de toute nécessité reculer devant cet obstacle.

Ce qui nous décide à ne pas accepter cette interprétation, c'est le sens de *ak*: cette conjonction est l'adversative la plus forte du gothique. Il semble donc que dans le temps où il relevait simplement le mot précédent, ce mot ait dû faire appuyer très-fortement sur le mot auquel il était ajouté. Or, ce n'est pas *aha*, c'est *anga* qu'emploie le *rshi* védique, toutes les fois qu'il veut signaler un mot d'une manière toute particulière. Cela ressort fort bien des articles de M. GRASSMANN: (*angā*) hebt das — — vorhergehende Wort hervor, in dem Sinne, dass von dem durch dies Wort bezeichneten oder angedeuteten Dinge das zu sagende mehr gilt als von jedem andern, oder nur von ihm; (*āha*) hebt das vorhergehende Wort hervor und kann durch dessen Betonung oder durch *ja*, *fürwahr*, *gewiss*

¹⁾ V. GRIMM, *Gr.* 3, p. 276; GABELENTZ u. LOEBE, *Ulfilas*, II, 2, p. 257; SCHULZE, *G. W.*, *ak*, *akei*.

²⁾ On peut pourtant voir divers rapprochements dans DIEFENBACH, *Goth. Wbuck*, I, p. 31.

³⁾ BENFEY, *Gr. Wurzell.*, I, p. XIV; II, p. 239; BOPP, *Vgl. Gr.*, II^a, p. 102; L. MEYER, *Goth. Spr.*, 20.

u. a. ausgedrückt werden ¹⁾. On peut d'ailleurs voir R. V. III, 33, 44, cité plus haut, *anga* opposé à *aha* d'une manière qui fait très-bien ressortir la force différente de ces deux pronominaux. Il est bien visible que *anga* possède toutes les qualités requises pour en faire une conjonction adversative de grande force.

Quant à sa provenance, *anga* est assez énigmatique; nous croyons qu'il faut expliquer *an* comme une forme nasalisée du démonstratif *a*; *ga* est un pronominal simple.

Si notre explication de la nasale est correcte, nous serions autorisé à supposer une autre forme arienne *aya*, à laquelle le *ak* gothique correspondrait à merveille. D'ailleurs, nous ne voyons rien qui empêche de supposer une chute de la nasale; elle tombe dans *stiks*, *staks*, *stikan* par rapport à *stiggan*, dans *huhrus* par rapport à *huggrjan*. Il est vrai que cette chute ne se montre pas souvent dans le gothique, mais cela peut bien tenir au peu d'étendue des monuments de cette langue; dans les dialectes congénères elle n'est pas rare.

3. *Alja*. GRIMM (*Gr.*, 3, p. 487) explique cette particule comme acc. pl. neutr. de *alis* (thème: *alja*); elle correspond, quant à la forme, entièrement au gr. ἀλλή. Cette explication paraît tout à fait correcte.

4. *Allis*. GRIMM (*Gr.*, 3, p. 88) interprète *allis* (omnino, ὅλως) comme le génitif neu. de l'adjectif *alls* (thème: *alla*). BOPP (*Vgl. Gr.*, II², p. 44) aime mieux y voir un comparatif ²⁾; plus tard (*l. c.*, III³, p. 484), il se rallie à l'explication de GRIMM. Il est, en effet, difficile de voir un comparatif en *allis*, puisque l'adjectif dont cette particule dérive n'en prend jamais.

5. *Andizuh*. On voit facilement que cette particule, qui ne se rencontre dans les textes gothiques qu'une seule fois, se décompose en *andis* + *uh*; mais elle reste pour nous comme pour GRIMM (*Gr.*, 3, 25) "dunkel und bedenklich." Il se peut que *andis* soit un comparatif, comme le veut M. LEO MEYER (*l. c.*, 430), mais ce n'est pas là un fait hors de doute ³⁾.

6. *Ath*. Cette particule ne se trouve jamais à l'état libre, mais forme une partie intégrante de la conjonction *aththan*, employée à marquer un rapport d'opposition de la proposition qu'elle introduit d'avec celle qui précède ⁴⁾.

¹⁾ GRASSMANN, *Wbch zum R. V.*, angá, áha.

²⁾ "Um -- die gothischen scheinbaren Genitiv-Adverbia aus Adjektiven gänzlich zu beseitigen."

³⁾ DIEFENBACH, *l. c.*, I, p. 48, présente beaucoup de rapprochements, pour la plupart, très-hazardés.

⁴⁾ Sur sa valeur syntaxique, v. GRIMM, *Gr.* 3, p. 275; GABEL. u. LOEBE, *Ulf.*, II, 2,

Il se pourrait même que le gothique n'ait jamais eu de conjonction *ath*, puisque l'assimilation aurait suffi pour produire *ath* d'un *at* ou d'un *ah*. Nous croyons cependant, en vue des conjonctions *ith* et *aith* (*-thau*), qu'on a eu parfaitement raison d'admettre *ath*.

Mais les explications données par M. L. MEYER (*Goth. Spr.*, 146, 154, 351, 378) et M. SCHERER (*Zur Gesch. d. d. Spr.*, p. 306) ne nous paraissent pas satisfaisantes. — Quant au sens, on pourrait bien accepter l'identité de *ath* avec scr. *atha* ¹⁾, bien que cette forme paraisse de création relativement récente ²⁾; mais alors il faudrait mettre goth. *at* au lieu de *ath*. — M. SCHERER suppose un *a-ta* ou *a-ti* arien, de la même valeur que le scr. *atha*; ce serait à merveille, si seulement on trouvait ces mots-là quelque part et que *atha* ne fût une variation de *adha*.

Pour nous, la forme gothique est bien *ath*, non pas *at* (de *atha*), ni *ad* (de *adha*); et elle provient certainement du thème pronominal *a*, puisque nous y voyons l'ablatif sg. neu. de ce thème, avec raccourcissement de la voyelle ³⁾.

At est une conjonction de fréquent usage dans le Rig-Véda. L'ablatif marque le point de départ; de là sa signification "darauf, dann, da, nun; dann, ferner" (GRASSMANN, *Wbch*, ât); voilà bien le sens du goth. *ath* (*-than*), le rapport d'opposition se développant presque toujours du rapport de suite. On voit qu'il ne fallut pas un trop grand virement pour arriver du rapport temporel exprimé par *ât* dans ce vers du Véda:

R. V. VIII, 42, 25. yad indra prtanājye
 devâs tvâ dadhire puraḥ
 âd it te haryatâ hari
 vavakshatuḥ ⁴⁾;

à celui d'opposition de la version d'Ulphilas:

§. 260; SCHULZE, *G. Wbch*, aththan; chez DIEFENBACH, *l. c.* 1, p. 9, on peut voir des rapprochements étymologiques.

¹⁾ *athâ*, que M. MEYER donne comme équivalent à *atha*, n'en est que l'allongement védique.

²⁾ V. GRASSMANN, *Wbuch zum R. V.*, *atha*. — Je vois que M. FICK (Vgl. *Wbuch der indo-germ. Spr.*, 1³, p. 3) met *adha* en réquisition pour l'alle. *und* et l'angl. *and*.

³⁾ Nous convenons que selon la "loi des finales" (*Zeitschr. de KUHN*, IX, p. 166) la dentale finale aurait dû tomber; mais sa conservation s'explique suffisamment par le caractère monosyllabique de la particule et sa réunion à *than*, réunion qui, probablement, remonte à une haute antiquité.

⁴⁾ Als Indra dich zur Feindesschlacht
 die Götter hatten ausersehn,
 da wuchs empor dein Fuchsepaar,
 dass herrliche. GRASSMANN.

Mt. 5, 43. Hausideduth, thatei kvithan ist, etc.

— 44. aththan ik kvitha izvis, etc.

Pour produire la transition, il a seulement fallu, dans la proposition introduite par *ath*, un sens opposé à celui de la proposition précédente.

Dans *aththan*, nous considérons *ath* comme le véritable véhicule de la relation marquée; cp. plus loin *Than*.

7. *Auk*. Cette conjonction traduit γάρ, δέ, καί, μέν; elle se rencontre quelquefois à la tête de la proposition, mais elle est en général précédée d'un autre mot ¹⁾).

L'origine de cette conjonction est très-combattue. — GRIMM (*Gr.*, 3, p. 274) y voit "ein seltnes beispiel einleuchtenden zusammenhangs mit lebendiger wurzel;" *auk* est un substantif, dérivé du verbe gothique *aukan*, et signifiant augmentum. Cette explication se trouve encore répétée par GRIMM dans *Deutsches Wbuch*, au mot *auch*.

Elle paraît, comme nous verrons tout à l'heure, encore avoir des partisans parmi les germanistes, mais elle est bien loin d'être généralement acceptée. — BOPP fait observer (*Vgl. Gr.*, II², p. 195): wäre *auch* in allen germanischen Dialecten die einzige Bedeutung der in Rede stehenden Conjunction, so könnte man an eine Verwandtschaft mit dem goth. *aukan* vermehren denken. Was haben aber denn und sondern mit vermehren zu thun ²⁾? De plus, la dérivation d'une conjonction d'une racine verbale est sans exemple dans les anciens idiomes indo-européens. Il faut évidemment chercher à *auk* une origine pronominale.

BOPP la voit dans le thème pronominal *ava*, auquel le pronominal *gha* aurait été ajouté ³⁾; *auk* signifierait donc: ceci justement. — GRAFF (*Althd. Sprachsch.*, I, p. 130) explique *auch* (pour goth. *auk*) comme "eine Bildung aus einer vokalischen Raumpartikel (*u*, *au*), ähnlich dem *jo-h*, *no-h*, *do-h*, oder dem lat. *a-c*."

M. LEO MEYER (*Goth. Spr.*, 509) s'en tient aux rapprochements, déjà proposés par BOPP et GRAFF, avec les mots grecs αὐ, αὐτε, αὐτός, etc. M. SCHERER (l. c., p. 285) compare *auk* au gr. αὐ γέ ⁴⁾.

¹⁾ SCHULZE, l. c., *auk*; sur la valeur syntaxique, v. GABEL. u. LOEBE, l. c. II, 2, p. 261; GRIMM, *Gr.*, 3, pp. 272, 281.

²⁾ POTT, *Etym. Forsch.*, II², p. 465, semble partager l'avis de BOPP.

³⁾ V. *Vgl. Gramm.*, II², §§. 377—380.

⁴⁾ Concernant le *k* de *auk*, nous renvoyons le lecteur à l'art. *ak*.

Cette explication de la particule gothique nous paraît, en effet, la seule vraie; elle seule rend compte de la différence de signification qui se trouve entre le mot gothique et le mot allemand; elle seule explique le caractère quasi-enclitique de *auk*. Ce mot a d'abord exclusivement servi à relever d'une manière énergique un mot suivant, par rapport au mot précédent; peu à peu, l'usage s'est fixé, mais seulement après l'époque de l'unité germanique: sans cela, il ne se serait pas trouvé de différence de signification entre *auk* et *auch*. — Et nous sommes parfaitement autorisé à attribuer à cette particule un âge vénérable, car nous trouvons dans les hymnes védiques, sinon souvent, du moins quelquefois, l'*u* démonstratif suivi de *gha* (*ha*): R. V. VII, 93, 3. upo ha yad vidatham; R. V. VII, 29, 4. uto ghā te. — Nous croyons, en effet, l'*au* de *auk* identique à cet *u* démonstratif, renforcé comme dans *av̥*.

L'explication de GRIMM ne serait admissible que dans la supposition que nous ne nous trouvions pas ici sur le terrain commun de l'arien, mais sur le domaine propre des idiomes germaniques. D'après ce que nous venons de dire, cela reste fort douteux. Et il y a plus: où sont les analogies qui rendent vraisemblable la formation d'une conjonction par cette voie, dans une antiquité assez éloignée pour expliquer la différence de signification entre *auk* et *auch*? Cette différence semble absolument inexplicable, à moins de supposer un fond pronominal qui permit un emploi varié selon les besoins des idiomes particuliers.

En dépit de quelques auteurs modernes (DIEFENBACH, l. c., p. 429, sous toutes réserves; LEXER, Mittelhdt. Wbch, *ouh*; FICK, Vgl. Wbch der indo-g. Spr., III³, p. 6; sans réserves), nous croyons donc devoir rejeter l'explication de GRIMM comme tout à la fois insuffisante et insoutenable.

8. *Bithe*, v. *The*.

9. *Ei*. GRIMM (*Gr.*, 3, p. 23) remarque que les dialectes germaniques, ne possédant pas, à l'égal des idiomes congénères, de pronom relatif déclina- ble, forment ce pronom en ajoutant aux démonstratifs une particule indéclinable, qui dans le gothique revêt la forme de *ei*. Elle s'ajoute à la plupart des pronoms, aux personnels comme aux démonstratifs, et aux adverbies pronominaux, produisant ainsi une grande richesse de relatifs¹⁾. En outre, cette particule fonctionne, soit seule, soit en compagnie d'autres dérivés pronominaux, comme conjonction, formant ce qu'on a très-bien surnommé "l'article propositionnel."

¹⁾ On peut voir chez M. LEO MEYER, l. c., 470, le tableau de toutes ces formes; cp. aussi GRIMM, *Gr.*, 3, pp. 14, 163.

D'où lui vient cette force de transformer les démonstratifs en relatifs, et d'où cette particule tient-elle sa capacité conjonctive?

C'est BOPP qui a le premier résolu le problème, en rattachant *ei*¹⁾ au thème pronominal *ya* (*Vgl. Gr.*, II², p. 169).

BOPP ne s'explique pas bien clairement sur la manière dont il imagine *ei* avoir pu prendre naissance. On dirait presque qu'il le considère identique au thème nu. Cela ne se peut pas, puisque, depuis la constitution de leur grammaire, les langues ariennes n'opèrent jamais avec des thèmes nus. Pour expliquer sa formation, on ne saurait non plus recourir aux langues germaniques dans leurs formes postérieures, puisque les relatifs indéclinables que ces idiomes possèdent aujourd'hui, doivent, en grande partie du moins, leur apparition justement à la particule *ei*, bien qu'elle ait disparu de bonne heure (*V. GRIMM, l. c.*, 3, p. 16).

Nous ne saurions non plus nous rallier sans réserve à M. LEO MEYER (*l. c.*), quand il écrit: *es kann keiaem Zweifel unterliegen, dass ei eine früh zu adverbiallem Gebrauch erstarrte Casus-form (: eine alte verkürzte Neutral-accusativform) unmittelbar zu dem alten bezüglichlichen Pronominalstamm altind. ya — — gehört; ni à M. SCHERER (l. c., p. 383), quand il croit pouvoir expliquer *ei* par le scr. *yât*, ablatif (neutre) védique, employé comme conjonction.*

Dans notre pensée, la conjonction *ei* et la particule relative enclitique ne sont pas de formation identique. Quant à celle-là, nous y voyons, sans la moindre hésitation, le reflet gothique de la conjonction scr. *yad*, qu'on considère à juste titre comme l'acc. du neut. sg. Quant à la particule enclitique, nous y voyons l'effet d'une tendance, commune à beaucoup de langues, à employer le pronom relatif d'une manière irrégulière. Qu'on se rappelle les attractions des relatifs, non-seulement dans le grec, mais aussi dans les langues modernes qui n'ont pas été réglées académiquement! C'est sans doute dans ces attractions qu'il faut chercher la source des relatifs indéclinables: on s'accoutuma insensiblement, justement à cause de ces irrégularités, à voir dans le relatif un déterminant qu'il ne fallait pas de toute nécessité accorder avec le déterminé, la seule proximité suffisant, avec la force conjonctive du relatif, pour marquer la relation qu'on voulait exprimer.

Il y a une ancienne langue qui se distingue tout particulièrement par sa manière curieuse d'employer son pronom relatif; c'est le zend. Il se peut que ces irrégularités tiennent en grande partie à la condition corrompue où les textes nous

¹⁾ D'ailleurs, cette particule fonctionne encore dans le gothique quelquefois toute seule comme pronom relatif; v. les passages cités chez SCHULZE, *l. c.*, p. 78¹ (—16).

ont été transmis; mais cette corruption ne suffit pas pour les expliquer. Il paraît évident que les textes que nous possédons, datent d'une époque où l'idiome était en train de se créer un pronom relatif indéclinable ¹⁾).

Si nous avions des monuments germaniques qui remontaient un millier d'années plus haut que la traduction d'Ulphilas, nous verrions probablement à l'oeuvre le procédé dont *ei* a été le résultat. Comme nous n'en avons point, il est impossible de dire avec précision d'où *ei* dérive; mais nos suppositions étant circonscrites par le fait que, selon toute probabilité, le thème, quand il se déclinait, devait suivre l'analogie de *sa* (*ta*), les cas qui intercalent *sma* sont éliminés et il n'en reste que les autres pour se disputer l'origine d'*ei*; il s'agirait donc de savoir, lesquels étaient le plus employés. — En attendant que cela soit décidé, nous considérons l'*ei* enclitique comme le produit commun de tous les cas qui, par la chute de finales et d'autres changements, furent réduits à la forme de *ja*; *ei* en est la forme contractée: "es wird aus *ii*, weiter aus *ji* entstanden sein."

Mais il paraît certain que la particule *ei* n'est pas partout relative. A l'époque de l'unité germanique, il en était de *ja* comme du pronom correspondant dans les poèmes homériques: l'usage ne s'était pas encore décidé; *ja* oscille entre le démonstratif et le relatif. Les vestiges de cette condition sont toujours visibles: il est impossible de voir un thème relatif dans les particules affirmatives *ja* et *jai*; le *ja* du pronom *jains* est évidemment démonstratif; il en faut dire autant du *ja* de *jabai*, au reste probablement identique à la particule affirmative. *Ei* est démonstratif dans les conjonctions *ei-than* et *ei-thau*, où il différencie *than* et *thau* en les renforçant; il l'est encore, ajouté à la fin de certains mots: *ak-ei*, qu'il différencie par rapport à *ak*; *that-ain-ei*, qui quant au sens ne se distingue pas de *that-ain*; et M. MEYER a peut-être raison de le voir aussi dans *vainei*, mot d'ailleurs fort obscur ³⁾).

En dehors de ces formations, *ei* est relatif ⁴⁾).

¹⁾ V. JUSTI, *Hbuch der Zspr.*, *ya*; SPIEGEL, *Gr. der Zspr.*, p. 309.

²⁾ Nous considérons comme tout à fait illicite de supposer, déjà dans l'arien, deux thèmes *ya*, dont l'un relatif, l'autre démonstratif, comme le fait M. FICK, *l. c.*, I³, p. 728.

³⁾ Sur cet *ei* démonstratif, v. SCHERER, *l. c.*, p. 384, et les autorités auxquelles il renvoie.

⁴⁾ Le cadre restreint de notre travail ne nous permet pas de nous occuper de la syntaxe compliquée de *ei* et de ses composés différents. Nous voulons toutefois appeler l'attention sur la manière assez remarquable dont *ei* et *thatei* se partagent les propositions subordonnées, manière qui semble indiquer que *thatei* est une conjonction relativement moderne: les propositions qui marquent cause, effet, but, conséquence, sont presque toujours introduites

10. *Ibai* (*Jabai*, *Nibai*). On a, comme on le verra, assez d'explications de ces trois mots, qui apparemment se tiennent de la manière la plus intime. Nous allons voir si quelqu'une de ces interprétations est acceptable.

GRIMM (*Gr.*, 3, p. 110) rejette l'identité de l'élément *bai* avec le suffixe des adverbes en *ba*, et interprète (*Gr.*, 3, p. 284) *ibai* comme le datif, *iba* comme l'accusatif d'un substantif hypothétique *iba*, *dubium*. *Nibai* est composé de *ni* et d'*ibai*, *jabai* de *ja* et d'*ibai*.

Cette manière de décomposer prête à de graves objections. D'abord, on ne voit pas pourquoi *ja + ibai* se transforme en *jabai* au lieu de *jaibai*, ni pourquoi *ni + ibai* forme *nibai* au lieu de *neibai*, puisque le gothique est loin de repousser les diphthongues *ei* et *ai*. Quant au sens, nous ne concevons pas trop comment *ja + ibai* eût pu arriver à signifier *si* (*wenn*)¹⁾. N'oublions pas non plus que le substantif *iba* reste sans explication²⁾.

GRAFF (*Althd. Sprsch.*, I, p. 75) tire *ibu* (la forme tudesque du goth. *iba*) de l'adverbe local *i*, comme *jabai* d'un autre adverbe *ja*.

Ce qu'il y a à faire remarquer ici, c'est que les "adverbes locaux" *i* et *ja* sont des quantités, sinon tout à fait imaginaires, du moins très-suspectes. — L'élément final reste inexpliqué.

BOPP (*Vgl. Gr.*, II², p. 199) fait dériver *jabai* du pronom relatif *ya*; *ibai* du thème démonstratif *i*; *nibai* est expliqué par *ni + ibai* ("comme *nist* pour *ni ist*). *Bai* lui est "eine Abart von *ba*," qui, de son côté, est le suffixe sanscrit *vat*. Pour expliquer la transition de *v* à *b* — circonstance fort embarrassante, puisque le gothique n'offre pas un seul exemple de cette permutation —, BOPP a recours au bengali, au lithuanien et à l'allemand moderne!

Cette dernière circonstance prouve assez que cette interprétation n'est pas sûre d'elle-même. En effet, elle suffit à elle seule pour renverser la théorie de

par *ei*; le discours indirect, les citations des mots d'autrui en discours direct s'ouvrent presque toujours par *thatei*. Or, le discours indirect et la faculté d'introduire dans la période des paroles citées, au moyen d'une conjonction, ne remontent guère bien haut dans l'histoire des langues indo-européennes. Le sanscrit n'a jamais pu rendre: *on dit qu'il viendra*, autrement que: *il viendra, ainsi dit-on*.

¹⁾ *Ja* étant purement et simplement affirmatif, cette particule pouvait seulement faire mieux ressortir le sens de *ibai*, elle ne pouvait pas le changer.

²⁾ Nous partageons l'avis de GRAFF (*l. c.*, p. 76) et de M. POTT (*l. c.*, I², p. 147) que des expressions telles que *mit iba*, *âne ibo* s'expliquent par l'usage d'employer la conjonction substantivement.

BOPP ¹⁾. Et puis, que signifie: "eine Abart von *ba*"? — Si *bai* est absolument le même suffixe que *ba*, pourquoi les adverbes d'origine adjectivale ne montrent-ils jamais *bai*, mais toujours *ba*?

M. SCHERER (*l. c.*, p. 278) extrait de mots gothiques, latins et vieux-prussiens un suffixe *bhaja*, qui se montre maniable au dernier degré: il produit en latin des datifs et des locatifs, dans le gothique force instrumentaux; il explique le *ba* de *harduba* tout aussi bien que le *bai* de *jabai*. Au fait, c'est comme s'il avait été fait tout exprès.

Malheureusement, qui prouve trop ne prouve rien, et jusqu'à nouvel ordre, il nous est impossible de croire à l'interprétation de M. SCHERER ²⁾.

M. LEO MEYER (*Goth. Spr.*, 500) suppose que la marque du locatif, *i*, se cache dans *ibai*, *jabai*. Fort bien, — et *iba*, *jaba*, que sont-ils? — Remarquons, pour être juste, que M. MEYER termine sa théorie par un point d'interrogation.

Nous venons de voir qu'aucune des explications précédentes ne saurait être considérée comme satisfaisante. Tâchons donc d'en trouver une autre!

Ce qui nous frappe surtout dans l'emploi des éléments dérivatifs *ba* et *bai*, c'est que ce dernier ne se trouve jamais dans les adverbes formés d'adjectifs, qui se terminent toujours en *ba*; tandis que *bai* appartient exclusivement aux particules *ibai*, *jabai*, *nibai*. Il est vrai que ces conjonctions se présentent quelquefois sous les formes de *iba*, *jaba*, *niba*; mais nous ne croyons pas que cela suffise pour établir l'identité de *ba* et de *bai*. Selon nous, les formes *iba*, *jaba*, *niba* sont dues à l'influence des adverbes de cette terminaison, après que la vraie nature de *bai* avait été oubliée par suite de la disparition du verbe auquel cet élément se rattache ³⁾.

¹⁾ Il semble, d'ailleurs, que Bopp ait lui-même senti l'insuffisance de son interprétation, car *l. c.*, III², p. 484, il propose une autre solution: *ba* est le *pa* des prépositions sanscrites *āpa*, *ūpa*. Cette étymologie heurte aussi les lois phonétiques et laisse l'*i* de *ibai*, *jabai*; *nibai* sans explication, de sorte que nous la trouvons tout aussi inadmissible que la première.

²⁾ Pour ce qui concerne *nibai*, il faut encore faire remarquer que la particule négative ne se combine jamais avec des éléments dérivatifs; du moins sommes-nous hors d'état de nous rappeler une seule formation de cette espèce, où nous ne rangeons pas les verbes *negare*, *neka*, etc.

³⁾ Le suffixe adverbial *ba* provient, selon notre opinion, d'un substantif perdu, dérivé de la racine sanscrite *bhū* et correspondant au scr. *bhāva*. Ce suffixe peut fort bien représenter l'instrumental en *ā* (cp. les adverbes français en *ment*, de *mente*). — Cette origine explique pourquoi, dans les adverbes, *bai* ne remplace jamais *ba*.

C'est que nous considérons *bai* comme la 3^{me} p. sg. du potentiel ¹⁾ du verbe *bhû* en sanscrit, *bu* dans les dialectes germaniques. La forme sanscrite est *bhavet*, qui présuppose une forme plus ancienne *bhavait*. Personne ne niera que, quant à la forme, *bhavait* n'ait pu produire un *bai* gothique; la chute de la consonne finale est de règle; la chute du *v* médial est prouvé par les formes anglo-saxonnes *beo* (subjonctif) et *beo* (infinitif); la contraction de *baai* en *bai* est évidemment moins forte que celle de *ja + ibai* en *jabai*, de *ni + ibai* en *nibai*.

On objectera que la racine *bu* ne se trouve pas dans le gothique. Mais cette objection n'est d'aucune valeur, puisque les conjonctions dont il s'agit ici se rencontrent dans tous les dialectes germaniques, et que, par conséquent, leur formation remonte au moins à l'époque de l'unité germanique. C'est ce que nous avons voulu faire sentir en supposant *bai* sorti d'une forme où l'*a* de la racine renforcée, *bav*, n'était pas encore changé en *i* (*e*).

Après avoir expliqué *bai*, il nous reste à considérer les autres éléments composants. L'origine de *ni* n'est pas douteuse: c'est la particule négative *na*, *ni* de toutes les langues indo-européennes. Nous voyons maintenant pourquoi le gothique présente la forme *nibai* et non pas *neibai*. — Cette conjonction signifie donc: (*qu'il, que ce*) *ne soit* (*es sei nicht, es wäre nicht*).

Nous allons donner quelques exemples, pour voir si cette traduction est applicable, c'est-à-dire si *nibai* se laisse traduire par cette sorte de locutions ²⁾.

Mc. 2, 7. Hvas mag afletan fravaurhtins niba ains Guth: *es sei (wäre) (denn) nicht, wär' es nicht* ³⁾.

Mt. 5, 20. Kvitha auk izvis, thatei nibai managizo vairthith etc.: *es sei (denn) nicht, dass* etc.

Mc. 2, 26. — thanzei ni skuld ist matjan niba ainam gudjam: *es sei (wäre) (denn) nicht (= ausgenommen) den priestern*.

1 Cor. 15, 2. — niba svare galaubideduth: *es sei (denn) nicht, ihr glaubtet, etc.*

Joh. 14, 2. — aththan niba veseina: *es wäre (denn) nicht, dass sie wären (= wenn sie nicht wären)*.

¹⁾ Il n'est guère besoin de rappeler au lecteur l'identité du mode qu'on nomme subjonctif dans les dialectes germaniques, avec le potentiel sanscrit.

²⁾ Le texte gothique que nous citons est celui de l'édition de MASSMANN, Stuttgart, 1857. — Nous supprimons les signes diacritiques comme tout à fait superflus.

³⁾ Nous traduisons en allemand à cause de l'affinité des deux langues. — Avons-nous besoin de faire remarquer que *es* se trouve déjà dans *bai*: *pluit, il pleut*.

Mt. 7, 3. Ith — —, niba ufta tvahand: (aber — — nicht) *es wäre (denn) nicht, (dass).*

Si dans *nibai* nous trouvons la particule négative jointe à *bai*, c'est le signe de l'affirmation, *ja*, qui s'ajoute au même verbe pour faire *jabai*; nous voyons ici encore que la voyelle brève (*a*) est de mise. Le sens de *jabai* est donc *oui*, (*qu'il, que ce*) *soit (es sei ja, es wäre ja)*; *ja* ne sert qu'à signaler *bai* d'une manière particulière.

Mt. 5, 29. Ith jabai augo thein — — marzjai thuk etc.: *es wäre (ja) aber, dass etc.*

5, 30. Jah jabai goleith thans frijonds izvarans: *und es wäre (ja), dass etc.*

5, 44. Jah jabai hvas thuk ananauthjai: *und es wäre (sei) (ja), dass einer etc.*

Mt. 6, 24. — unte jabai fijaith ainana — —, aiththau — —; *denn es wäre ja, dass — — oder etc.*

La première partie de *ibai* présente plus de difficultés. *Ibai* est une particule interrogative; d'où tient-il cette signification? — Il n'y a pas possibilité de faire dériver *i* d'un pronom interrogatif, puisque le *h* ne disparaît pas dans le gothique, sans quoi on aurait pu songer au thème sanscrit *ki*. *I* vient sans doute du thème démonstratif *i* et a très-probablement été une particule affirmative comme *ja* — peut-être sommes-nous même autorisé à la voir dans l'appendice *i* de la particule *jai* —, seulement, comme nous le croyons, affirmant plus faiblement que *ja*. C'est cette infériorité, par rapport à *ja* et à *jabai*, qui a fait de *ibai* une particule interrogative: toutes les fois qu'on énonce une affirmation en forme de demande, l'affirmation est moins énergique que quand elle est énoncée directement. *Jabai* et *ibai* ont donc, au fond, une signification identique; c'est probablement l'usage seul qui les a différenciés.

Mt. 9, 15. Jah kvath du im Jesus, ibai magun sunjus bruthfadis kvainon: *(ja) wäre es (denn), dass etc.*

Lc. 17, 3. Iba thagk thu fairhaitis: *wär'es (denn), (dass) etc.?*

Joh. 3, 4. — ibai mag — — aftra galeithan: *wär'es (denn), dass etc.?*

On vient de voir que, pour la forme comme pour le sens ¹⁾, il n'y a rien qui nous empêche de regarder les mots conjonctifs *ibai*, *jabai*, *nibai*, comme com-

¹⁾ Nous croyons, par conséquent, que les phénomènes syntaxiques signalés par GRIMM (l. c., 3, p. 284) ne doivent pas être expliqués par la nature d'*ibai* et de *nibai* d'osciller entre la négation et l'affirmation. On arrive facilement à cette interprétation en s'attachant trop au texte grec; si on regarde le gothique seul, on voit, au contraire, comme nous le

posés respectivement des particules *i*, *ja*, *ni*, et d'une forme verbale; les analogies des langues congénères l'empêchent-elles?

Nous ne pensons pas que ce soit le cas. — Quand même M. POTT n'aurait pas sérieusement proposé de considérer le lat. *si* comme identique avec *siet*, *sit* (*Etym. Forsch.*, II², p. 146), auquel cas *nisi* serait à tous les égards l'analogue de *nibai*, les formations correspondantes ne font pas défaut. On a déjà pu voir que l'allemand moderne emploie *es sei*, *es wäre* d'une manière tout à fait analogue; le fr. *soit* est une conjonction aussi bien qu'une forme verbale; il en est de même de l'anglais *albeit*. Faut-il encore rappeler toutes les expressions formées d'infinitifs régis de verbes auxiliaires modaux: *kanhūnda*, *māske*, etc., qui souvent côtoient la ligne de démarcation des conjonctions de bien près? — A tout considérer, l'explication que nous venons de donner paraît inattaquable.

11. *Ith* (*Aith*). De ces deux conjonctions, *ith* apparaît seul en état libre, *aith* ne se trouve jamais séparé de *thau*. Le sens de *ith* est adversatif¹⁾; il est évident que la même signification perce dans *aith* (cp. *Thau*).

croyons, que l'usage de ces particules est, dans les passages cités par GRIMM, conforme à l'esprit de la langue. Il prouve même, ce nous semble, à quel degré le traducteur gothique a su s'acquitter de sa tâche sans servilité. — Encore faut-il tenir compte du manque de correspondance entre les formes verbales du grec et du gothique.

Mt. 5, 25. Sijais vailahugjands — —, ibai hvan atgibai thuk, etc.

On dirait presque que c'est la sanscrit *cana* que nous retrouvons ici sous la forme de *hvan*; s'il n'en est rien, ce que nous n'affirmons pas plus que nous ne le nions, il est toutefois évident que *hvan* se trouve ici seulement pour communiquer à *ibai* un sens indéfini: *es möchte ja sein, er übergäbe dich*.

Mt. 27, 64. Hait nu vitan — —, ibai aufto kvimandans thai siponjos is binimaina imma.

Aufto fait ici le même office que *hvan* 5, 25: *es möchte ja immer sein, seine jünger kämen* etc.

Lc. 14, 12. — — ibai aufto jah eis aftrahaitaina: *es könnte ja doch sein (dass) sie* etc.

2 Cor. 9, 4. Ibai jabai kvimand — —, gaaiviskondau veis: *es möchte ja sonst sein (eintreffen)*. — On est pourtant étonné de ne pas rencontrer dans ce passage un *hvan* ou un *aufto*. Est-ce tout simplement une faute? ou bien le traducteur (ou le copiste) a-t-il oublié le contexte?

Mc. 2, 21, 22. — ibai afnimai —; ibai aufto distairai: *es möchte ja sein, dass* etc.

Joh. 8, 22. Kvethun — —, Nibai uskvimai: *es wäre (doch wohl) nicht, dass* etc.

Mc. 4, 12. nous rencontrons *hvan*, qui ôte la force de la négation et rend l'expression indéfinie, ce qui explique suffisamment la présence de *nibai*.

On voit donc que, dans les passages que nous venons de citer, l'expression gothique est partout correcte et claire. C'est le texte grec qui seul empêche de le découvrir.

¹⁾ V. GRIMM, *Gr.*, 3, p. 275; SCHULZE, *l. c.*, au mot *ith*; GABEL. u. LOEBE, *l. c.* II, 2. §. 260.

GRIMM (*l. c.*, p. 164) est d'avis que *ith* "offenbar dem lat. *iterum* und *ita* verwandt ist." — A la vérité, en soumettant *ita* aux lois phonétiques, on en voit sortir tout de suite un *ith* gothique!

Nous avons pourtant peine à croire que la chose soit aussi simple.

BOPP (*l. c.*, II², p. 241, cp. II, p. 143, et III, p. 484) déclare *ith* identique à l'adverbe sanscrit *iha*, zd. *idha*.

M. SCHERER présuppose (*l. c.*, p. 306) "ein altarisches *a-ta* oder *a-ti* (nicht mit skr. *át-i*, griech. *ἔτ-ι* zusammen zu werfen)". M. LEO MEYER (*l. c.* 154, cp. 130 et 392) considère le *th* de *ith* comme identique avec le *th* de *mith*, de *dalath*, etc. Pour la voyelle, c'est bien le thème démonstratif *i*,

A la vérité, dans *ith* ce n'est pas dans la voyelle que se trouve la difficulté; c'est dans la consonne. A l'encontre de M. SCHERER, nous voyons dans l'*i* de *ith* le pronominal démonstratif *i* et non pas une transformation du thème *a*.

Quelle est maintenant l'origine de l'autre élément? — BOPP a tenté de l'expliquer en le déclarant identique au suffixe adverbial d'*iha*: *ha*, dont la forme primordiale aurait été (*Gl. Sscr.*, *iha*) *dha*. Pour ce qui concerne le sanscrit *iha*, cela est sans doute parfaitement vrai; mais le *h* sanscrit, quelle que soit son origine, ne correspondant jamais au *th* gothique, nous ne saurions nous ranger à cette interprétation.

Laissant de côté les autres mots en *th* cités par M. MEYER, nous nous occuperons un instant de *mith*, ce mot pouvant, d'après ce que nous croyons, fournir quelques renseignements utiles. — De même que M. MEYER, nous acceptons pour *mith* l'étymologie proposée par M. BENFEY (*Sâma-V.*, *Gl.*, *sma*), du sanscrit *smad*, avec cette différence toutefois que nous y voyons avec M. ROTH (*Dict. de Saint-Petersb.*, *smat*) la forme *smat*, non pas avec M. BENFEY (*l. c.*) et M. GRASSMANN (*Wbch zum R. V.*, *smad*) un acc. sg. neutre. D'ailleurs, la forme grammaticale ne nous regarde pas ici; il s'agit seulement de constater la forme extérieure. — Or, si le goth. *mith* et le scr. *smat* sont identiques, cela prouve que la dentale finale ne tombe pas toujours après une voyelle brève, quand sa chute altérerait trop le corps du mot.

Nous croyons donc pouvoir sans hésitation considérer le *th* de *ith* comme final depuis une très-haute antiquité. Nous arrivons alors à l'ablatif sg. neu. du thème *i*. La désinence de ce cas étant *at*, *it(h)* a dû sa naissance à la contraction du *ya* de *yat* en *i*¹⁾. Le rapport marqué par l'ablatif étant celui du

¹⁾ Nous ne commettons nullement une inconséquence en supposant ici une transition:

point de départ, *it(h)* a donc primitivement signifié: à *partir de cela* (qu'on vient de nommer). Le sens adversatif a plus tard été créé par l'usage ¹⁾.

Quant à *aith* (de *aith-thau*), nous le considérons comme une forme renforcée de *ith*, produite par l'influence de l'accent ²⁾.

12. *Jabai*, v. *Ibai*.

13. *Jah*. La particule copulative, coordonnant tant des mots que des propositions, est *Jah*.

GRIMM (*Gr.*, 3, p. 23, 270) découvrit déjà la nature composée de cette particule et la décomposa en *ja* + *uh*; dans le premier des éléments composants, il voit la particule affirmative *ja*; dans le second, il crut trouver le lat. *-que*, transformé selon les lois phonétiques, avec transposition en *uh* pour *hu*.

BOPP (*l. c.*, II², p. 204) tire la particule affirmative *ja* du pronom relatif *ya*, la considérant comme un neutre analogue à *hva*; quant à *jah*, cette particule est "in ihrem schliessenden *h* identisch mit dem lat. *que* und sanskr., ebenfalls suffigierten *ca*, welches seinen Ursprung dem Interrogativstamme *ka* verdankt".

Selon M. BENFEY (*Gr. Wurzell.*, II, p. 448), *ca* est "durch die relative Bedeutung zur copulativen Conjunction geworden".

M. SCHERER (*l. c.*, p. 374, 376) émet une autre opinion; il voit avec Sonne (*Zeitschrift* de KUHN, XII, p. 280) dans l'*u* de *uh* le pronominal démonstratif si commun dans les hymnes védiques, et dans *h* le correspondant du lat. *-c, -ce*, non pas *-que*, la forme primitive de ce dernier mot étant *kva*, qui aurait dû produire un *hu* gothique. Pour M. SCHERER, le *jah* gothique n'est pas identique au nordique *ok*, ni au *jac* ³⁾ anglo-saxon, puisque ceux-ci renferment la particule sanscritique *gha*.

M. Leo MEYER (*l. c.*, 38) paraît assigner au (*u*)*h* gothique une double origine: dans *sa-h*, *that-uh*, *ja-h*, etc. il pense que ce peut bien être le *-c* ou *-ce* de *hîc* ou *hîce*; mais partout où (*u*)*h* se laisse traduire par *et*, il pense qu'il faut y reconnaître le scr. *ca*, lat. *-que*.

Quant au premier élément de *jah*, ou *ja*, les vues de GRIMM et de BOPP ne se contredisent pas; c'est bien le thème scr. *ya* qui a donné naissance à la parti-

yat, *yit*, *it(h)*, tandis que plus haut nous avons accepté le changement de *jat* en *ei*. C'est que ces deux transitions appartiennent à des couches linguistiques entièrement différentes; *ei* est plus jeune que *ith* de siècles, peut-être de milliers d'années.

¹⁾ On voit que notre interprétation explique aussi l'emploi de *ith* en qualité de conjonction hypothétique.

²⁾ Les formes correspondantes des autres dialectes font même croire que *aith-thau* a été spécifiquement gothique.

³⁾ Ceci est probablement le même mot que le *eac* des dictionnaires anglo-saxons.

culc affirmative gothique, mais comme démonstratif, et non pas, comme le veut BOPP — qui, il faut le dire, est un peu trop enclin à poser le sanscrit en langue primitive — dans sa qualité de relatif. Partout dans les langues indo-européennes, les signes de la simple affirmation sont d'origine démonstrative.

On a pu voir que c'est à l'égard du dernier élément de *jah* que les opinions sont le plus divisées. BOPP y voit un interrogatif, M. BENFEY le considère comme un relatif.

Quant à cette dernière opinion, elle est réfutée par cela seul que *ca* — au moins dans la forme *ka*, — *que*, *τέ* remonte à une antiquité où le pronom relatif n'était pas encore formé.

Quant à l'autre manière de voir, celle-ci a trouvé un défenseur dans M. SCHERER : cet érudit explique (*l. c.*, p. 375) *ca* comme identique au scr. *kva* où; *aham ca tvam ca* signifie donc : *moi où toi où*, c'est-à-dire *moi et toi*.

Mais cette explication, reposant sur des combinaisons phonétiques très-hazardées, nous paraît trop ingénieuse pour être vraie. — Pour notre part, nous voyons dans *ca* un mot d'origine démonstrative ¹⁾ et qui n'a jamais été décliné. La force copulative s'explique, à notre avis, par la qualité des pronominaux de relever les mots après lesquels ils sont placés. Or, l'emploi primitif de *ca* paraît avoir été de relever d'une manière identique deux ou plusieurs mots ²⁾. Ces mots, étant signalés de la même manière, se trouvèrent par là joints, et *ca* se transforma en conjonction copulative.

Il nous reste à expliquer l'*u* de la particule gothique. — L'interprétation de SONNE est approuvée par M. CURTIUS (*Gr. Etym.*, 3 éd., p. 444), mais nous ne saurions y donner un assentiment sans réserve. Nous ne faisons point difficulté de reconnaître dans l'*u* enclitique du gothique ³⁾ l'*u* démonstratif si fréquent dans les hymnes védiques; mais ce qui nous fait hésiter, c'est l'emploi des deux mots *ca* et *u* dans le Vêda : la combinaison *u ca* ne s'y rencontre jamais, *ca* suivant toujours immédiatement le mot qu'il détermine. — Il nous paraît aussi difficile d'admettre l'identité de l'*u* interrogatif gothique et de l'*u* de *uh*. Il est vrai que celui-ci remplace quelquefois celui-là (GRIMM, *Gr.* 3, p. 754), mais cette substitution prouve plutôt la confusion que l'identité des deux particules. L'*u* interrogatif est évidemment plein de vie et clair quant à sa signification; il est impossible de le voir dans :

¹⁾ M. SCHERER admet lui-même (*l. c.*) l'existence d'un thème démonstratif *ka*.

²⁾ La répétition de *ca* derrière chaque mot paraît d'abord avoir été de rigueur; V. le *Dict. de Saint-Petersb.*, au mot *ca*.

³⁾ V. SCHULZE, *l. c.*, u.

gaggith kvithiduh allez et dites; *jah bigetun ina kvethunuh* et ils le trouvèrent et (lui) dirent ¹⁾.

D'autre part, nous avons peine à voir, avec GRIMM, dans *uh* la transposition de *hu*, ou à expédier cet élément aussi lestement que fait M. MEYER (*l. c.*, p. 37). Nous pensons qu'il faut l'expliquer en supposant à l'unité germanique deux formes: *ha* et *aha* — plus tard réduites à *-h, -uh* — justement comme dans le Vêda on trouve *ha* et *aha*.

Revenons maintenant à *jah*. — Si, comme le supposent MM. Leo MEYER et SCHERER, le *h* de cette particule est identique au lat. *-c, -ce*, c'est dans *ja* qu'il faut voir l'organe de la force copulative: cette supposition expliquerait en même temps pourquoi *jah* n'est plus enclitique: le *h* est là seulement pour renforcer. A la vérité, on ne saurait nier que *h* ne se trouve quelquefois ajouté sans motif appréciable; mais cela s'explique peut-être par une habitude gothique. Toujours est-il, qu'il paraît difficile de séparer le *ja* de *jah* de la particule affirmative *ja*, et dès lors il est aussi difficile d'imaginer comment ce mot aurait pu se transformer en conjonction copulative. Notre opinion est donc, que c'est dans l'appendice *h* que repose la force copulative, et que c'est, au contraire, *ja* qui sert seulement à renforcer. — Mais alors, pourquoi *jah* n'est-il pas enclitique? Cette question, il faut en convenir, est assez embarrassante; nous voyons la réponse dans le poids qu'apporte la particule affirmative ajoutée: *jah* devient relativement trop pesant pour rester enclitique.

14. *Jaththe*. Cette conjonction a, dans les textes gothiques, cela de particulier, qu'elle se montre exclusivement dans la traduction des Epîtres, dans le sens de *sive, èvte*: Col. 1, 16. *Jaththe sitlos jaththe frauinassjus, jaththe reikja jaththe valdufnja*. — M. SCHULZE la traduit 1 Cor. 14, 27. par *und wenn*, et l'on voit bien pourquoi: c'est que ce savant, à l'égal des autres lexicographes gothiques (GABELENTZ et LOEBE, MASSMANN), la décompose en *jah + the*; M. Leo MEYER (*l. c.*, 446) se rallie aussi à cette interprétation.

En ce qui concerne la forme, il n'y a rien à redire: *jah* et *the*, joints selon les lois de l'euphonie gothique, font bien *jaththe*; quant au sens aussi, cette interprétation n'est pas tout à fait inadmissible, bien que nous trouvions l'emploi de *jah* assez singulier: cette conjonction semble ici de trop.

Nous préférons donc voir dans *jath* l'ablatif sg. neu. du pronom *ya*, dans le sens relatif, et nous voyons dans *yaththe* les deux corrélatifs scr. *yât, tât* juxta-

¹⁾ Avec cela nous ne prétendons pas dire que l'*u* interrogatif ne soit pas un emploi spécialisé de l'*u* démonstratif. Nous verrons plus loin que celui-ci n'a pas tout à fait disparu du gothique.

posés selon l'habitude gothique ¹⁾. Malheureusement, les passages védiques où l'on trouve *yât* — *tât* sont très-rares; nous rencontrons pourtant R. V. VI, 24, 6. ce vers :

arcâmasi vîra brabmavaho

yâd eva vidma tât tvâ mahântam ²⁾.

On voit que la combinaison *yât* + *tât* ³⁾ correspond admirablement à *jaththe*, tant pour la forme que pour le sens.

15. *Jau*. Cette conjonction rare paraît être d'explication assez facile. M. Leo MEYER (l. c., 509) voit avec raison dans l'*u* de *ja* la particule interrogative; mais quand il dit que la première partie, *ja*, est le thème relatif, nous sommes très-loin de le suivre. *Jau* est évidemment une combinaison de la particule affirmative *ja* avec l'*u* interrogatif ⁴⁾; cela ressort bien clairement de son emploi : Lc. 6,7. Vitai-dedunuh, — jau leikinodedi.

16. *Nibai*, v. *Ibai*.

17. *Nu*. Au nombre des conjonctions, les lexicographes rangent aussi *nu* et sa forme redoublée *nunu*. Au fait, comme il reporte la pensée sur ce qui précède, on peut bien considérer *nu* comme conjonction dans des expressions telles que : Mt. 5,49. Ith saei nu gatairith; il en faut dire autant de *nunu* dans : Mt. 10,26. Ni nunu ogeith izvis ins.

C'est, comme on voit, une espèce de conjonction conclusive. Nous disons : une espèce, parce que, strictement parlant, ces mots ne sont pas conjonctions, mais simplement pronominaux releveurs, si on veut bien nous permettre cette expression. Nous le démontrerons par quelques passages du Rig-Véda ⁵⁾.

R. V. III, 32, 4. ta in nv asya madhumad vivipra
indrasya çardho maruta ya âsan.

¹⁾ Cp. *ath* et *sua* (*sve*).

²⁾ Wir preisen dich, o Held, Gebetempfänger,
so weit wir es verstehen, dich, den grossen.

GRASSMANN.

Qu'on compare à cet hémistiche le passage 2 Cor. 5, 13: Unte jaththe usgeisnodedun, gutha, jaththe fullafrathjam, izvis.

³⁾ Il y aura plus loin lieu d'insister sur *tât* = *the*.

⁴⁾ Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de réfuter la théorie de BOPP (*jau* = *jabai*), Vgl. Gr., II², p. 201, tant elle est marquée de l'empreinte de l'in vraisemblance. Si *jau* est identique à *jabai*, il faut bien que *niu* soit de son côté identique à *nibai*, car ces deux particules sont évidemment de la même formation.

⁵⁾ Ce n'est pas la peine de citer les traductions, celles-ci ne marquant pas *nu*, faute de mots correspondants.

- IV, 5, 7. tam in nv eva samānā samānam
 abhi kratvā punatī dhitir aḥyāh.
V, 31, 7. tad in nu te karanam dasma vipra
 ahim yad ghnann ojo atrāmimithāh.

Il est très-intéressant d'observer cette correspondance et de voir combien l'emploi syntaxique de *nu* a peu varié pendant l'immense intervalle de temps qui sépare les monuments gothiques de l'époque de l'unité arienne ¹⁾.

Quant à l'origine de *nu*, c'est peine perdue que de la vouloir chercher; ce mot étant un pronominal simple ²⁾, qui, après avoir d'abord dénoté une relation locale, a pris un sens temporel.

18. *Raihtis*. Ce mot, le génitif neu. sg. de l'adjectif *raiht(a)-s* (GRIMM, *Gr.*, 3, p. 82), n'est pas plus une véritable conjonction que *allis* et *nu*; il relève tout simplement, mais comme il est quelquefois difficile de signaler un mot particulier comme relevé par *raihtis*, celui-ci côtoie la ligne de démarcation des conjonctions d'assez près. Mt. 9, 5. Hvathar ist raihtis azetizo kvithan, — *raihtis* détermine le comparatif: (ār det rātt lättare); Lc. 6, 44. Hvarjizuh raihtis bagme us svesamma akrana uskunths ist, c'est *uh* plutôt que *raihtis* qui traduit γάρ, et *raihtis* n'est là que pour relever *hvarjizuh*; Mc. 4, 4 jah vārth, miththanei saiso, sum raihtis gadraus, — c'est *sum* qui est signalé. — On le voit, *raihtis* n'est pas encore une conjonction, mais on peut dire qu'il est près de le devenir.

19. *Sva, Sve*. GRIMM (*Gr.*, 3, p. 43) rattache l'origine de *sva, sve* au thème démonstratif *sa*, en supposant l'insertion d'un *v* entre la consonne et la voyelle.

Il va sans dire que BOPP ne put accepter cette explication tellement empreinte d'invraisemblance; cet érudit rattache *sva, sve* au thème sanscrit *sva*. Mais il le fait d'une manière qui, à notre avis, rend l'origine des deux conjonctions tout à fait incompréhensible; il considère *sva* comme pronom réflexif. Or, comment déduire une particule modale d'un pronom réflexif? — BOPP allègue, pour prouver la possibilité du passage du sens réflexif au sens démonstratif, le lat. *sic*, "dessen Zusam-

¹⁾ On s'en peut aisément convaincre en comparant les articles *nu* dans les dictionnaires de GRASSMANN et de SCHULZE.

²⁾ On l'a pourtant cherchée dans une racine verbale, v. RÉGNIER, *Etude sur l'idiome des Védas*, p. 142. — BOPP, *Vgl. Gr.* II², 370, paraît considérer *nu* comme dérivé du thème pronominal *na*. Nous n'en voulons pas plus que de l'explication de *nauh* comme *na-uh*. — Pour ce qui concerne ce dernier mot, M. Leo MEYER (*l. c.*, 199) citerait encore plus de passages védiques, que nous ne croirions pas *nauh* produit par *nū kam*. *Nauh* est évidemment un *nuh* à voyelle renforcée (SONNE, *Zeitschrift de KUHN*, XII, p. 283); cp. GRIMM, *Gr.*, 3, p. 249, 282.

menhang mit *sui*, *sibi*, *se* man nicht bestreiten kann¹⁾. Cela se pourrait, que cette affinité ne prouverait pas la provenance de *sic* du pronom réflexif, puisque ce pronom n'est pas primitif, mais de formation relativement moderne²⁾.

Les particules gothiques dont il s'agit ici et le pronom réflexif indo-européen sont des rejetons de la même souche, le démonstratif *sva* (pour *sava* = *sa* + *va*) démonstratif d'une grande énergie, peut-être même différencié en "pronom de l'identité" comme le veut M. WINDISCH (*l. c.*, p. 366).

Nous considérons donc comme certain que *sva* et *sve* viennent du thème démonstratif *sva*; mais quelles formes grammaticales représentent-ils? — C'est surtout à la valeur syntaxique des deux particules, que nous allons demander la réponse à cette question.

- Mt. 6, 9. Sva nu bidjaith jus.
 Lc. 4, 25. Sva mis gatavida frauja.
 Lc. 2, 48. Hva gatavides uns sva?
 Mt. 5, 46. Sva liuhthai liuhath izvar, — ei —
 Mt. 5, 49. —ith saei taujith jah laisjai sva, sah —
 Joh. 12, 37. sva filu taikne.
 1 Cor. 11, 25. sva samaleiko.

- Mt. 6, 29. gavasida sik sve ains thize.
 Mc. 4, 2. Sve gamelith ist in —
 Mc. 4, 40. —jah ahman sve ahak atgaggandan. —
 2 Cor. 10, 9. ei ni thugkaima sve thlasjandans izvis.
 Lc. 17, 28. samaleiko jah sve varth in dagam Lodis.
 Mc. 5, 43. —sve tvos thusundjos.
 Lc. 8, 23. tharuh than sve faridedun.
 Lc. 5, 7. gafullidedun ba tho skipa sve sugkun.
 Lc. 9, 52. insandida — sve manvjan imma.

- Mc. 2, 19. sva lagga hveila sve. —
 1 Cor. 11, 25. sva ufta sve drigkaith.

¹⁾ Ce que fait pourtant CORSEN, *Über Aussprache* etc., I, p. 64.

²⁾ Notre cadre ne nous permet pas d'insister sur le problème compliqué qu'offre le pronom réflexif; qu'il nous suffise de faire observer que son origine démonstrative n'est pas douteuse.

1 Cor. 14, 22. *svaei nu razdos du bandva sind.*

Mc. 2, 28. *svaei frauja ist.*

Rom. 7, 5. *svaei skalkinoma.*

2 Cor. 2, 7. *svaei — — fragiban.*

Joh. 18, 22. *sva-u andhafjis?*

Mt. 6, 12. *aflet uns — svasve jah veis afletam.*

Mt. 8, 13. *gagg, jah svasve galaubides vairthai thus.*

Mc. 4, 22. *jah ni svasve bokarjos.*

Lc. 3, 4. *svasve gamelith ist.*

Mc. 10, 8. *svasve thanasciths ni sind tva.*

Mt. 8, 24. *svasve thata skip gahulith vairthan.*

En parcourant les passages que nous venons de citer, on est frappé d'un fait très-intéressant: *sva* est partout démonstratif, tandis que *sve* se présente comme exposant de rapports relatifs. Ce fait remarquable, à quoi peut-il tenir? — Nous pourrions certainement l'expliquer en supposant, comme fait M. Fick pour *ya*, deux pronominaux ariens *sva*, l'un démonstratif, l'autre relatif; mais c'est là une explication un peu trop simple: *sva* est sans conteste un démonstratif, voire même un démonstratif très-énergique. On pourrait encore supposer que *sve* doit son origine à *sva* + *ei*, mais les formes *the*, *hve* n'admettent pas cette manière de voir, et *sve* est sans doute de la même formation grammaticale. Nous ne croyons pas non plus que ce soit la seule position qui ait donné à *sve* sa signification, quoique cette position y soit certainement pour quelque chose. A notre avis, c'est surtout la forme grammaticale qui a déterminé la destinée de *sve*. — Quelle est donc cette forme grammaticale?

GRIMM et BOPP considèrent *sve* comme un instrumental, et BOPP affirme (*Vgl. Gr.*, I², p. 324) que "die Casusverhältnisse die durch *wie* und *so* ausgedrückt werden sind ächt instrumentalisch", wenn man "so" als "durch dieses Mittel, auf diese Art" auffasst". Nous n'avons trouvé nulle part dans les livres des deux érudits que nous venons de citer, la preuve de cette assertion, laquelle, néanmoins, nous ne prétendons pas tout à fait contraire à la vérité historique; dans l'idiome védique, on trouve certainement quelquefois ces rapports marqués par des instrumentaux ¹⁾.

¹⁾ Dans le sanscrit védique comme dans l'idiome classique, *wie* et *so* s'expriment le plus souvent par des adverbes de formation douteuse. — Dans le sanscrit classique, beaucoup d'ad-

Mais les faits linguistiques prouvent que, quelque propre que soit, selon BOPP, l'instrumental à exprimer ces rapports, les langues indo-européennes les marquèrent la plupart du temps par l'ablatif: nous avons cité plus haut les ablatifs védiques *yât* et *tât*, nous rappelons encore le gr. *ὦς* (= *yât*) et les autres adverbes de la même formation.

En effet, si nous considérons la force de l'ablatif, dont la sphère d'activité est, dans les langues de l'antiquité, beaucoup plus étendue que celle de l'instrumental, nous trouvons ce fait très-naturel.

La force primitive de l'ablatif est celle de marquer le point de départ. De cette force découle une autre: celle de dénoter le rapport de causalité.

La première force fait de l'ablatif le vrai cas de comparaison, car, dans les anciens idiomes indo-européens, la comparaison envisage l'objet auquel un autre objet est comparé, c'est-à-dire le terme de comparaison, comme le point de départ de la comparaison. Or, dans tout *so*, dans tout *wie*, il s'agit, au fond, d'une comparaison, bien que celle-ci soit, le plus souvent, d'une nature très-générale et très-vague.

Si nous appliquons ce que nous venons de dire sur la nature de l'ablatif, à l'emploi syntaxique de *sve* dans les monuments gothiques, nous verrons que l'instrumental ne suffit pas pour l'expliquer, ou du moins que cet emploi s'explique mieux par la supposition que *sve* est à l'ablatif.

Dans les expressions comme: *sve* ahak, *sve* tvos thusundjos, *sve* varth, *sve* thlasjandans, *sve* reporte la pensée sur une autre proposition, énoncée ou sous-entendue, la résume et forme, pour ainsi dire, un nouveau point de départ, qui fait souvent en même temps l'office de terme de comparaison, p. ex. Mc. 4, 10 *ils virent l'esprit descendre*: (nouveau point de départ et terme de comparaison) ainsi (*sve* = *tât*, *ὦς*) la colombe (descend).

D'autres fois, c'est le sens causal qui se manifeste en même temps que le sens modal: *gafullidedun ba tho skipa sve sugkun* (les flots) remplirent les deux navires, *par là* (après cela = *tât*) ils coulèrent bas¹). Ici le Rig-Véda nous offre une construction analogue, ce qui prouve combien nous avons raison de voir un ablatif dans *sve*, malgré la difficulté de saisir partout le rapport fondamental,

jectifs forment des adverbes modaux à l'ablatif et à l'instrumental indifféremment: *alpât* et *alpena*, *stokât* et *stokena*, etc.

¹) Les constructions de (*sva*-)*sve* avec l'infinitif, sont-elles de simples imitations du grec ou fondées dans le génie du gothique? — Nous ne voulons pas nier que ceci ne puisse être le cas; mais la rareté des exemples ne permet pas d'en juger d'une manière définitive.

difficulté qui est la conséquence nécessaire de la manière dont l'emploi des cas isolés est étendu par l'usage; c'est R. V. X, 95, 16 :

ghrtasya stokam sakrd ahna âçnâm
tâd evedam tâtrpânâ carâmi.

Si les raisons que nous venons d'alléguer pour voir un ablatif dans *sve*, sont admissibles, ce n'est certainement pas la forme qui nous empêcherait de le faire. Si le goth. *ize* correspond au scr. *eshâm*, il est évident que le goth. *sve* peut aussi bien correspondre à *svât* qu'à *svâ*. Les deux cas ont très-bien pu se confondre; la forme de *sve* est équivoque, mais les considérations syntaxiques nous portent à faire la part de l'ablatif beaucoup plus large que celle de l'instrumental.

Si *sve* est un ablatif, quelle forme est représentée par *sva*? — BOPP (*l. c.*, 1², p. 324) considère *sva* comme le raccourcissement de *sve*. Une circonstance qui paraît favorable à cette interprétation, est la prédilection des anciennes langues pour les constructions par conjonctions de formation analogue, en un mot pour l'emploi de corrélatifs. Mais cette prédilection ne s'observe que quand un emploi varié du pronom relatif existe ou, dans une période encore plus éloignée, quand l'idiome possède une grande richesse de pronominaux primitifs; il est fort douteux si, dans l'antiquité, on employait des corrélatifs tout à fait identiques. *Sva* et *sve* sont certainement corrélatifs, p. ex., dans: *sva* ufta *sve* drigkaith, *sva* lagga hveila *sve* —, mais cette corrélation n'implique pas nécessairement l'identité des formes. Elle le fait d'autant moins que, d'après ce que nous avons déjà dit, la force de l'ablatif, cas auquel nous avons essayé de ramener *sve*, est de résumer ce qui précède en formant un nouveau point de départ. Il se peut donc que la corrélation apparente de *sva* et de *sve* soit exclusivement dans l'opposition de ces deux particules ¹⁾).

Nous croyons, en effet, qu'on ne saurait considérer *sva* et *sve* comme identiques; s'ils le sont, pourquoi ne les trouvons-nous pas employés indifféremment l'un pour l'autre? — L'emploi syntaxique semble, à tout prendre, être en faveur de l'opinion de GRIMM, quand cet érudit considère (*Gr.*, 3, p. 43) *sva* comme le neutre sg. d'un pronom démonstratif, seulement faut-il remplacer "le thème *sa*"

¹⁾ Nous voulons ici appeler l'attention sur un fait qui ne donne probablement pas le mot de l'énigme, mais qui nous paraît mériter d'être signalé; le sanscrit dit *samo devair uta çriyâ* (égal aux dieux en beauté), le gothique dit *sva samaleiko*. Si l'on pouvait croire à l'identité des deux constructions, la différence de *sva* et de *sve* s'expliquerait d'une manière aussi simple qu'intéressante: *sva* est à l'instrumental, *sve* à l'ablatif.

par le thème *sva*¹⁾. En effet, en lisant les textes gothiques, on est quelquefois tenté de croire que *sva* est toujours le neutre d'un pronom vivant: *sva* mis gatavida frauja; hva gatavides uns *sva*? — — saei taujith jah laisjai *sva*. Partout nous pouvons traduire par un démonstratif (*cela, dies, detta*). Sans doute, *sva* est bien un adverbe énergique, mais il paraît encore empreint de la sève de sa vie pronominale.

Quant aux juxtaposés *svasve, svethauh, svaei*, etc., ces mots n'ont rien qui appelle notre attention.

49. *Than*. GRIMM (*Gr.*, 3, pp. 95, 165) identifie la conjonction *than* avec l'acc. sg. masc. du pronom *sa* (*tha*). Les prétendues preuves alléguées (p. 95) ne semblent aucunement concluantes.

Aussi M. LEO MEYER ne mentionne-t-il pas l'étymologie de GRIMM, la trouvant sans doute inadmissible; mais lui-même n'explique pas non plus la formation de cette particule; il parle seulement (*l. c.*, 223) de rapprocher *than* de *πῆντα, ἤντα, quando*; rapprochements qui, à vrai dire, n'expliquent rien.

Prenons notre point de départ dans les deux composés *thana-mais* et *thana-seiths*. *Mais* et *seiths* sont deux comparatifs adverbiaux; quel est le rapport des composants? — M. MEYER (*l. c.*, 378) affirme que *thana* et *than* sont identiques. Cela se peut; mais il y a aussi une autre explication: *thana* se trouve en régime. Or, le régime du comparatif, c'est l'ablatif; nous arrivons donc à la forme primitive *t(h)anât(h)*: *thanaseiths* signifie à *partir de cela, thana-mais* plus que cela. *Than* ne vient donc pas du thème *tha* par filiation immédiate, mais seulement d'une manière secondaire.

Voici un autre fait qui vient corroborer notre supposition: il nous paraît contraire à toutes les analogies de voir dans *than* de *mith-than(ei)* un adverbe ou une conjonction; le petit nombre de phrases qu'on trouve formées de la sorte, p. ex. dans l'allemand, semblent toutes de création moderne. Les vrais analogues de *mith-than* sont évidemment des expressions comme *fram thamma, fram himma, bi the, bi thamma, afar thata, und hita*, etc. Il faut donc voir dans *than* non pas un adverbe ou une conjonction, mais le cas d'un pronom démonstratif, régi par la préposition *mith*. Nous avons plus haut (v. *Ith*) appelé l'attention sur l'identité de *smat* et de *mith*, identité qui nous autorise à affirmer que *mith* a, dans l'antiquité, gouverné l'instrumental, tout comme ce cas est régi par

¹⁾ Nous ne tenterons pas de décider si la finale tombée a été un *m* ou un *t*.

smat dans le sanscrit. — Nous arrivons donc à la conclusion de considérer le *than* de *mith-than* comme un instrumental dont l'*â* est tombée ¹⁾).

La conséquence de ce que nous venons d'exposer, c'est qu'il faut admettre, pour le gothique, un thème pronominal composé *thana* ²⁾), analogue à l'autre thème composé *jaina*. C'est encore, selon nous, la seule manière d'expliquer la formation du mot *thand* (*thand-ei*, souvent corrompu en *thande*), qui, pour ce qui concerne la formation, est évidemment l'analogue de *jaind* ³⁾).

Than est donc non-seulement le thème nu, mais encore le thème nu moins la voyelle de *na*; quelle forme grammaticale représente-t-il? — Le sens vague de *than* semble indiquer l'accusatif: *than* est pour *thanat*; mais nous croyons qu'un mot si souvent usité aurait très-bien pu laisser tomber la voyelle raccourcie de l'ablatif ou de l'instrumental ⁴⁾).

20. *That* (*Thau*, *Thauh*, *The*). Ces quatre mots viennent par filiation immédiate du thème démonstratif *t(h)a*.

Dans le gothique, *that* n'est conjonction qu'en compagnie de la particule *ei*. Nous avons déjà fait remarquer plus haut que *thatei* se rencontre en des constructions relativement récentes, de sorte que nous sommes peu porté à voir dans ce mot la juxtaposition de deux vieux corrélatifs. Si le Germain avait de toute antiquité établi l'harmonie symétrique de la proposition démonstrative avec la proposition relative en introduisant celle-là par *that*, celle-ci par *jat*, il nous paraît évident que *thatei* aurait dû se trouver aussi dans les vieilles constructions. Dans celles-ci, *thatei* ne se rencontre pas, et c'est à cause de cette absence que

¹⁾ A l'égard de cette interprétation de *mith-than*, il est loisible de se demander si *ath* de *ath-than* est réellement, comme on l'a supposé jusqu'ici, une véritable conjonction et s'il ne faut pas plutôt y voir la préposition *at*. Il est vrai qu'on ne trouve pas, dans les textes gothiques, *at* construit avec des pronoms à l'analogie de *fram thamma*, etc., *at thamma* 1 Cor. 12, 15, 16 étant de nature douteuse; mais les rapports marqués par *at* nous paraissent pleinement justifier cette interprétation. Ce qui nous empêche de l'admettre, c'est l'emploi syntaxique de *than*, ce mot étant souvent employé pour renforcer une autre conjonction: *nith-than*, *jath-than*, *that'uth-than*, etc. Nous croyons que c'est là aussi son rôle dans *ath-than*.

²⁾ Ce thème supposé nous rappelle l'acc. sg. masc. du thème *tha* (*sa*). Il nous paraît absolument impossible d'admettre l'identité du *n* de cette forme avec le *m* du scr. *tam*; nous croyons que celui-ci n'a pas de représentant dans le gothique, ayant été remplacé par l'acc. du thème *thana*.

³⁾ Quant à *jaind* et *thand(ei)*, nous sommes dans l'impossibilité de les expliquer; mais *d* est un suffixe adverbial qui se montre en plusieurs autres mots.

⁴⁾ Le sens de l'ablatif convient surtout dans les constructions où *than* correspond à *τότε*, *οὕτως*, *ἄρα*; v. le Dict. de SCHULZE, *than*.

nous le regardons plutôt comme un *ei* signalé par un démonstratif ¹⁾, que comme un démonstratif rendu relatif par l'adjonction de *ei* ²⁾.

Thau et *thauh* ³⁾ sont-ils identiques ou avons-nous seulement affaire à des apparences trompeuses? Ils changent de place: Mt. 5, 20. nibai managizo vairthith, ni thau kvimith; Mc. 10, 15. saei ni andnimith, ni thauh kvimith; mais, d'autre part, *thau* a un sens à lui, *ñ* (*als, oder*), où il n'est jamais remplacé par *thauh*, dont la fonction est seulement de relever et de limiter (*doch, wohl*).

La supposition de SONNE (*Zeitschr. de KUHN*, XII, p. 283), qui sépare *thau* de *thauh*, expliquant celui-ci comme composé du pronominal védique *tu + ca*, est certainement très-ingénieuse, explique le sens de *doch, wohl*, d'une manière admirable, et paraît seule conciliable avec le tudesque *doh*; mais il n'est pas nécessaire de l'admettre pour le goth. *thauh*.

Si nous analysons *thau*, nous arrivons aux éléments *tha + u*; *tha* étant pour *that*, nous nous trouvons devant l'acc. sg. neu. d'un démonstratif relevé par le pronominal *u*, que nous rencontrons en effet dans les hymnes védiques:

R. V. IV, 43, 6. tad ù shu vâm ajiram ceti yānam.

I, 110, 4. tatam me āpas tad u tātate punah.

Au fait, le pronominal *u* donne le mot de l'énigme et concilie ce qui en apparence est inconciliable.

Mt. 11, 3. Thu is sa kvimanda thau antharizuh beidaima; l'usage de *thau* dans ce passage s'explique par l'emploi primitif de *u*, p. ex. dans

R. V. X, 10, 13. anyam ù shu tvam yamy

anya u tvām pari shvajāte libujeva vrksham.

On voit que, dans le passage gothique, il y a ellipse de *thau* dans la première proposition ⁴⁾. C'est la même ellipse qui explique le sens de *ñ* (*als*), p. ex., dans Mt. 5, 20. nibai managizo vairthith izvaraizos garaihteins thau thize bokarje. Encore faut-il appeler l'attention sur cette circonstance qu'il y a entre

¹⁾ A peu près comme en suédois on relève *att* par *det*: (*det*) *att* han kommer, är etc.

²⁾ Consulter sur *thatei*, SCHULZE, *l. c.*, p. 370^b; GRIMM, *Gr.* 3, p. 165; BOPP, *Vgl. Gr.*, III², p. 484; SCHERER, *l. c.*, p. 384 (quant à son hypothèse: *thatei* = *tad am i*, elle ne nous semble pas mériter une attention sérieuse; selon nous, cette forme de la conjonction n'a jamais existé).

³⁾ Cp. GRIMM, *Gr.* 3, p. 176; BOPP, *Vgl. Gr.*, II², pp. 178, 213; LEO MEYER, *Goth. Spr.*, 142; SCHERER, *l. c.*, p. 375.

⁴⁾ C'est-à-dire que nous présupposons une construction primitive à peu près comme: *thau* (*tad u*): thu is sa kvimanda, *thau*: antharizuh bidjaima, — C'est évidemment dans cet emploi syntaxique de l'*u* démonstratif, que l'*u* interrogatif du gothique a pris naissance.

l'*u* démonstratif et les particules comparatives *iva* et *vâ* un lien de parenté fort étroit; l'*u* de *thau* et le gr. *ἦ* sont, pour ainsi dire, cousins à la mode de Bretagne.

Dans la conjonction composée *aith-thau*, comme dans le problématique *ei-thau*, nous retrouvons *thau*, un peu nuancé par la particule adversative, mais conservant le sens que nous venons d'expliquer.

Nous avons vu que, dans le sens de *doch*, *wohl*, *thau* et *thauh* se remplacent mutuellement. Cette substitution est-elle fondée dans la nature des deux conjonctions, ou bien y a-t-il lieu de croire à une confusion de deux conjonctions différentes? — Il est bien évident, ce nous semble, que le sens ne présente pas d'obstacle qui pût empêcher de les considérer comme identiques; p. ex., dans la phrase Lc. 9, 43. *niba thau thatei bugjaima*, *thau* est de tout point un *tad u*: *es wär' ja nicht* (v. *Nibai*) *dies eben, dass* etc. Que ce sens ne s'offre pas partout d'une manière aussi claire, cela tient à l'extension donnée par l'usage à l'emploi de *thau*¹⁾. Quant à *thauh*, nous savons que *-h* s'ajoute souvent assez oiseusement.

Il y a pourtant une circonstance qui est très-favorable à l'opinion de SONNE: ce sont les conjonctions *svethauh* et *thauhjabai*. Pourquoi ne trouve-t-on pas aussi *svethau* et *thaujabai*, mais toujours les formes en *h*?

La forme *the* ne se montre, à l'état libre, dans les monuments gothiques que dans la *Skeireins*, où nous trouvons une seule fois *ni the haldis* (non eo amplius). A cette seule exception près, *the* se rencontre combiné avec des prépositions: *duthe*, *bithe* et dans les conjonctions composées *jaththe* et *theei*.

Tout le monde paraît d'accord de considérer *the* comme l'instrumental de *tha*, bien que la preuve se laisse toujours attendre. Je crois qu'il faut y voir, soit un ablatif, soit le résultat des changements phonétiques des deux cas. C'est qu'il est contraire à toutes les analogies linguistiques de voir un instrumental dans le *the* de *ni the haldis*; la syntaxe indo-européenne demande catégoriquement que le *the* de cette phrase soit à l'ablatif²⁾.

Quant au sens, "*desswegen, desshalb, dazu*," ce sont bien là les rapports ex-

¹⁾ Quelquefois, l'emploi de *thau* dans ce sens s'explique d'une manière très-belle en supposant ce mot transposé de la proposition principale à la proposition dépendante: Mc. 6, 56. *bedun ina, ei thau attaitokeina*, est pour: *bedun ina thau (tad u), ei*, etc.

²⁾ Nous avons donné les raisons syntaxiques plus haut, au mot *sve*, auquel nous renvoyons le lecteur.

primés par l'ablatif; quant à la forme, nous avons démontré plus haut que, selon les analogies, le sanscrit *tât* doit être représenté par goth. *the*.

21. *Unte*. Cette conjonction offre beaucoup de difficultés. Sa valeur dans la phrase a quelque chose d'énigmatique; elle est tout à la fois temporelle et signifie: *jusqu'à* (*ce que*), et causale, avec le sens de *parce que*, *puisque* ¹⁾.

Les explications ne nous paraissent pas satisfaisantes. GRIMM (*Gr.* 3, p. 256; 4, p. 791) suppose que *unte* appartient à la préposition *und*, qui, à la vérité, signifie aussi *jusqu'à*; mais à cette interprétation non-seulement le *t* de *unte*, mais encore le sens de *parce que* nous paraissent faire obstacle, malgré ce que dit GRIMM (*l. c.*, p. 384) sur l'entrecroisement des expressions pour *nam*, *quia*, *quoniam*. Nous ne croyons pas que le passage du premier sens au second se puisse faire facilement, et les exemples allégués par GRIMM ne prouvent, sous ce rapport, rien du tout ²⁾. L'e final reste inexpliqué.

M. LEO MEYER (*l. c.*, 447) ne nous contente pas non plus en rapprochant *unte* du gr. *ἄντα*, lat. *ante*, scr. *ánta*. On voit qu'ici aussi le *t* de *unte* ne paraît pas régulier, que la fonction de cette particule reste inexpliquée.

Si l'on veut bien nous permettre de supposer le *t* de *unte* irrégulier ³⁾, comme l'ont fait avant nous GRIMM et MEYER, nous présenterons une autre interprétation, qui explique d'une manière fort intéressante le double sens de ce mot.

Nous allons donc encore une dernière fois avoir recours au Rig-Véda.

R. V. VII, 95, 2. *çucir yati giribhya â samudrât* ⁴⁾.

I, 30, 21. *vayam hi te amanmahy ântât â parâkât* ⁵⁾.

La préposition *â* est, autant que nous pouvons nous rappeler, la seule préposition qui, construite avec le même cas, marque des rapports tout à fait opposés: d'abord le but, ensuite le point de départ ⁶⁾.

¹⁾ V. SCHULZE. *l. c.*, *unte*.

²⁾ *Nam* est probablement un substantif; *quia* et *quoniam* tiennent de leur origine relative (et interrogative) quelque chose de vague que les dérivés démonstratifs n'ont pas.

³⁾ V. d'ailleurs LEO MEYER, *l. c.*, 89.

⁴⁾ Sarasvati allein erschien als reinste
der Fluthen, vom Gebirg zum Meere strömend.

GRASSMANN.

⁵⁾ Wir haben dein gedacht in der Nähe, in der ferne — —. LUDWIG.

Mieux: aus der Nähe, aus der ferne.

⁶⁾ L'explication de ce phénomène nous semble d'ailleurs très-simple: l'un ou l'autre sens prévaut, selon que le *rsi* s'attache au rapport marqué par la préposition ou à celui que dénote le cas.

Or, la préposition sanscrite *â* a été formée par la contraction de *ana*, mot identique au gr. *ἀνά*, au goth. *ana* ¹⁾. Celui-ci ne gouverne plus l'ablatif, puisque le gothique ne possède plus ce cas; mais le sens de *ana* est, à tout prendre, resté le même que celui de *â* ²⁾; de sorte qu'on est autorisé à croire que ce dernier n'a pas subi de trop grands changements de signification sur le sol indien.

On voit maintenant où nous en voulons venir: *un* de *unte* est la préposition *ana*; l'autre composant est l'ablatif du thème pronominal *ta*; la forme primitive a donc été *ana-tât*. C'est à l'influence de *tât* qu'il faut attribuer la chute de la deuxième brève et la permutation de la première en *u*. Quant à la transition de *ât* à *e*, elle n'offre point d'irrégularité.

La formation de *unte* remonte sans doute à une haute antiquité, et c'est peut-être à cet isolement du pronom, que le *t* doit d'avoir échappé à la loi de GRIMM.

Ana-tât signifierait donc, d'un côté, *jusqu'à cela* (cp. suéd. *tills* pour *till dess*), de l'autre, *de cela*, à cause de cela. C'est bien le goth. *unte* dans ses deux acceptions: Mc. 14, 54. Jah Paitrus — laistida —, unte kvam in garda this auhumistins gudjins, et: Mt. 5, 8. Audagai thai —, unte thai guth gasaihvand.

Nous venons de terminer notre revue des conjonctions gothiques, et nous sommes au but que nous nous étions proposé. Il ne nous reste qu'à jeter un coup d'oeil rétrospectif sur les résultats obtenus.

Le résultat général est de corroborer l'opinion, que les véritables conjonctions des idiomes indo-européens sont toutes postérieures à la dispersion des nations ariennes. Dans *ak*, *auk* (*nu*, *nunu*) nous avons trouvé des conjonctions formées de pronominaux primitifs, mais nous avons prouvé, les textes védiques en main, que ces mots n'existaient pas comme conjonctions à l'époque arienne.

Si nous nous tournons vers les vraies formations pronominales, le résultat est le même. Si nous avons eu raison d'identifier le goth. *ath* avec le scr. *ât*, *jath* avec *yât*, *the* avec *tât*, nous avons vu aussi que ces mots, pour être identiques quant à la forme, ne le sont pas quant à la fonction. Ils appartiennent, les uns comme les autres, à l'héritage commun des Ariens, mais chaque dialecte les a différenciés à sa manière.

¹⁾ GRASSMANN, *Zeitschrift* de KUHN, XII, p. 157.

²⁾ V. SCHULZE, *l. c.*, *ana*.

Un fait assez curieux qu'on aura remarqué, c'est que le gothique ne possède pas de véritables corrélatifs. Ce fait, à quoi tient-il? — Il s'explique, selon nous, par la création tardive du pronom relatif.

Ce que nous considérons nous-même comme le résultat le plus intéressant de notre travail, c'est la revendication de l'ablatif. Nous osons espérer que la grammaire des idiomes germaniques reconnaîtra désormais les vestiges de ce cas aussi bien que ceux de l'instrumental.

Errata.

p. 3	l. 29	lisez: pronoms déterminants
— 7	— 4	— de <i>ti</i>
— 8	— 15	— <i>eshâm</i>